Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Fables Choisies

Mises En Vers

La Fontaine, J. de

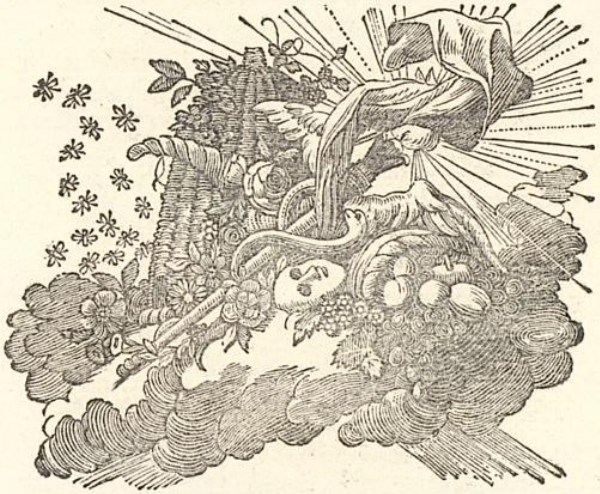
Leiden, 1764

urn:nbn:de:gbv:45:1-1123

Visual Library

FABLES CHOISIES, MISES EN VERS PAR *J. DE LA FONTAINE.*

TOME SECOND.



A LEIDEN,
CHEZ ELIE LUZAC,

MDCCLXIV.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLES,

CONTENUES DANS LE

SECOND TOME.

LIVRE TROISIÉME.

FABLE I. *Le Meûnier, ſon Fils, & l'Ane.* . 1
FABLE II. *Les Membres & l'Eſtomac.* . . . 5
FABLE III. *Le Loup devenu Berger.* . . . 7
FABLE IV. *Les Grenouilles qui demandent un Roi.* 9
FABLE V. *Le Renard & le Bouc.* . . . 11
FABLE VI. *L'Aigle, la Laye & la Chatte.* . 13
FABLE VII. *L'Ivrogne & ſa Femme.* . . 15
FABLE VIII. *La Goutte & l'Araignée.* . . 17
FABLE IX. *Le Loup & la Cicogne.* . . . 19
FABLE X. *Le Lion abattu par l'Homme.* . . 20
FABLE XI. *Le Renard & les Raiſins.* . . 21
FABLE XII. *Le Cygne & le Cuiſinier.* . . 22
FABLE XIII. *Les Loups & les Brebis.* . . 23
FABLE XIV. *Le Lion devenu vieux.* . . . 25
FABLE XV. *Philoméle & Progné.* 26
FABLE XVI. *La Femme noyée.* 28
FABLE XVII. *La Belette entrée dans un grenier.* 30
FABLE XVIII. *Le Chat & un vieux Rat.* . 31

Landesbibliothek Oldenburg

LIVRE QUATRIÈME.

FABLE I. *Le Lion amoureux.* . . page 34
FABLE II. *Le Berger & la Mer.* 37
FABLE III. *La Mouche & la Fourmi.* 39
FABLE IV. *Le Jardinier & son Seigneur.* . . 42
FABLE V. *L'Ane & le petit Chien.* 45
FABLE VI. *Le combat des Rats & des Belettes.* 47
FABLE VII. *Le Singe & le Dauphin.* . . . 50
FABLE VIII. *L'Homme & l'Idole de bois.* . . 52
FABLE IX. *Le Geai paré des plumes du Paon.* 54
FABLE X. *Le Chameau & les Bâtons flottans.* 55
FABLE XI. *La Grenouille & le Rat.* 56
FABLE XII. *Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre.* 58
FABLE XIII *Le Cheval s'étant voulu venger du Cerf.* 61
FABLE XIV. *Le Renard & le Buste.* . . . 63
FABLE XV. *Le Loup, la Chèvre & le Chevreau.* 64
FABLE XVI. *Le Loup, la Mere & l'Enfant.* 66
FABLE XVII. *Parole de Socrate.* 68
FABLE XVIII. *Le Vieillard & ses Enfans.* . . 69
FABLE XIX. *L'Oracle & l'Impie.* 71
FABLE XX. *L'Avare qui a perdu son trésor.* . 72
FABLE XXI. *L'Oeil du Maître.* 74
FABLE XXII. *L'Alouette & ses petits, avec le Maître d'un champ.* 76

Landesbibliothek Oldenburg



LE MEUNIER, SON FILS, ET L'ÂNE. A. M. D. M.
Fable XLIII.

I. Punt del. et sculps. 1759.



LE MEUNIER, SON FILS, ET L'ÂNE. A. M. D. M.
Fable XLIII. 2e. planche.

A. Pujet del. et sculps. 1759.



LE MEUNIER, SON FILS, ET L'ÂNE. A. M. D. M.
Fable XLIII. 3e planche.

A. Punt del. et sculps. 1759.



LE MEUNIER, SON FILS, ET L'ÂNE. A. M. D. M.
Fable XLIII. 4.e planche.

L. Punt del. et sculps. 1759.

Landesbibliothek Oldenburg



LE MEUNIER, SON FILS, ET L'ÂNE. A. M. D. M.
Fable XLIII. 5e. planche.

A. Pont del. et sculps. 1759.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLES CHOISIES.

LIVRE TROISIEME.

FABLE I.

Le Meûnier, son Fils, et l'Ane.

A. M. D. M.

L'invention des Arts étant un droit d'aîneſſe,
Nous devons l'Apologue à l'ancienne Grece:
Mais ce champ ne ſe peut tellement moiſſonner,
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.
La feinte eſt un pays plein de terres déſertes:
Tous les jours nos Auteurs y font des découvertes.
Je t'en veux dire un trait aſſez bien inventé:
Autrefois à Racan Malherbe l'a conté.
Ces deux rivaux d'Horace, héritiers de ſa lyre,
Diſciples d'Apollon, nos Maîtres, pour mieux dire,
Se rencontrant un jour tout ſeuls & ſans témoins;
(Comme ils ſe confioient leurs penſers & leurs ſoins)

Racan commence ainſi: dites-moi, je vous prie,
Vous qui devez ſçavoir les choſes de la vie,
Qui par tous ſes degrés avez déja paſſé,
Et que rien ne doit fuir en cet âge avancé;
A quoi me réſoudrai-je? Il eſt temps que j'y penſe.
Vous connoiſſez mon bien, mon talent, ma naiſſance.
Dois-je dans la province établir mon ſéjour?
Prendre emploi dans l'Armée, ou bien charge à la Cour?
Tout au monde eſt mêlé d'amertume & de charmes:
La Guerre a ſes douceurs, l'Hymen a ſes alarmes.
Si je ſuivois mon goût, je ſçaurois où buter;
Mais j'ai les miens, la Cour, le peuple à contenter.
Malherbe là-deſſus: contenter tout le monde!
Ecoutez ce récit avant que je réponde.

J'ai lû dans quelque endroit, qu'un Meûnier & ſon fils,
L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,
Mais garçon de quinze ans, ſi j'ai bonne mémoire,
Alloient vendre leur Ane un certain jour de foire.
Afin qu'il fut plus frais & de meilleur débit,
On lui lia les pieds, on vous le ſuſpendit:
Puis cet homme & ſon fils le portent comme un luſtre.
Pauvres gens, idiots, couple ignorant & ruſtre!
Le premier qui le vit, de rire s'éclata.
Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là?
Le plus Ane des trois n'eſt pas celui qu'on penſe.
Le Meûnier, à ces mots, connoît ſon ignorance.

Landesbibliothek Oldenburg

Il met ſur pieds ſa bête, & la fait détaler.
L'Ane, qui goûtoit fort l'autre façon d'aller,
Se plaint en ſon patois. Le Meûnier n'en a cure.
Il fait monter ſon fils, il ſuit; & d'avanture
Paſſent trois bons marchands. Cet objet leur déplut.
Le plus vieux, au garçon, s'écria tant qu'il put:
Oh là! oh! deſcendez que l'on ne vous le diſe,
Jeune homme qui menez laquais à barbe griſe.
C'étoit à vous de ſuivre, au vieillard de monter.
Meſſieurs, dit le Meûnier, il faut vous contenter.
L'enfant met pied à terre, & puis le vieillard monte.
Quand trois filles paſſant, l'une dit: c'eſt grand'honte
Qu'il faille voir ainſi clocher ce jeune fils,
Tandis que ce nigaud, comme un Evêque aſſis,
Fait le veau ſur ſon Ane, & penſe être bien ſage.
Il n'eſt, dit le Meûnier, plus de veaux à mon âge.
Paſſez votre chemin, la fille, & m'en croyez.
Après maints quolibets coup ſur coup renvoyés,
L'homme crut avoir tort, & mit ſon fils en croupe.
Au bout de trente pas, une troiſiéme troupe
Trouve encore à gloſer. L'un dit: ces gens ſont fous,
Le Baudet n'en peut plus, il mourra ſous leurs coups;
Hé quoi, charger ainſi cette pauvre Bourique!
N'ont-ils point de pitié de leur vieux domeſtique?
Sans doute qu'à la foire ils vont vendre ſa peau.
Parbieu, dit le Meûnier, eſt bien fou du cerveau,
Qui prétend contenter tout le monde & ſon pere.
Eſſayons toutefois, ſi par quelque maniére

Nous en viendrons à bout. Ils deſcendent tous deux;
L'Ane, ſe prélaſſant, marche ſeul devant eux.
Un quidam les rencontre, & dit: eſt-ce la mode
Que Baudet aille à l'aiſe, & Meûnier s'incommode?
Qui de l'Ane, ou du maître, eſt fait pour ſe laſſer?
Je conſeille à ces gens de le faire enchaſſer.
Ils uſent leurs ſouliers, & conſervent leur Ane:
Nicolas au rebours: car quand il va voir Jeanne,
Il monte ſur ſa bête, & la chanſon le dit.
Beau trio de Baudets! le Meûnier repartit;
Je ſuis Ane, il eſt vrai, j'en conviens, je l'avoue:
Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,
Qu'on diſe quelque choſe, ou qu'on ne diſe rien,
J'en veux faire à ma tête. Il le fit, & fit bien.

Quant à vous, ſuivez Mars, ou l'Amour, ou le Prince;
Allez, venez, courrez, demeurez en province,
Prenez femme, abbaye, emploi, gouvernement:
Les gens en parleront, n'en doutez nullement.





LES MEMBRES ET L'ESTOMAC. Fable XLIV.

H. Pont del. et sculps. 1759.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE II.

Les Membres et l'Estomac.

Je devois par la Royauté
Avoir commencé mon ouvrage:
A la voir d'un certain côté,
Meſſer Gaſter en eſt l'image.
S'il a quelque beſoin, tout le corps s'en reſſent.
De travailler pour lui les membres ſe laſſant,
Chacun d'eux réſolut de vivre en gentilhomme,
Sans rien faire, alléguant l'exemple de Gaſter.
Il faudroit, diſoient-ils, ſans nous qu'il vécût d'air.
Nous ſuons, nous peinons comme bêtes de ſomme:
Et pour qui? pour lui ſeul: nous n'en profitons pas;
Notre ſoin n'aboutit qu'à fournir ſes repas.
Chommons, c'eſt un métier qu'il veut nous faire apprendre.
Ainſi dit, ainſi fait. Les mains ceſſent de prendre,
Les bras d'agir, les jambes de marcher.
Tous dirent à Gaſter qu'il en allât chercher.
Ce leur fut une erreur dont ils ſe repentirent.
Bientôt les pauvres gens tomberent en langueur:
Il ne ſe forma plus de nouveau ſang au cœur:
Chaque membre en ſouffrit: les forces ſe perdirent.

Landesbibliothek Oldenburg

Par ce moyen les mutins virent,
Que celui qu'ils croyoient oiſif & pareſſeux,
A l'intérêt commun contribuoit plus qu'eux.
Ceci peut s'appliquer à la grandeur Royale.
Elle reçoit & donne; & la choſe eſt égale.
Tout travaille pour elle, & réciproquement
Tout tire d'elle l'aliment.
Elle fait ſubſiſter l'Artiſan de ſes peines,
Enrichit le Marchand, gage le Magiſtrat,
Maintient le Laboureur, donne paye au Soldat,
Diſtribue en cent lieux ſes graces ſouveraines,
Entretient ſeule tout l'Etat.
Menenius le ſçut bien dire:
La Commune s'alloit ſéparer du Sénat.
Les mécontens diſoient qu'il avoit tout l'Empire,
Le pouvoir, les tréſors, l'honneur, la dignité:
Au lieu que tout le mal étoit de leur côté;
Les tributs, les impots, les fatigues de guerre.
Le peuple hors des murs étoit déja poſté.
La plûpart s'en alloient chercher une autre terre,
Quand Menenius leur fit voir
Qu'ils étoient aux membres ſemblables;
Et par cet Apologue inſigne entre les Fables,
Les ramena dans leur devoir.

Landesbibliothek Oldenburg



LE LOUP DEVENU BERGER. Fable XLV.

A. Pant del. et sculpsit. 1759.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE III.

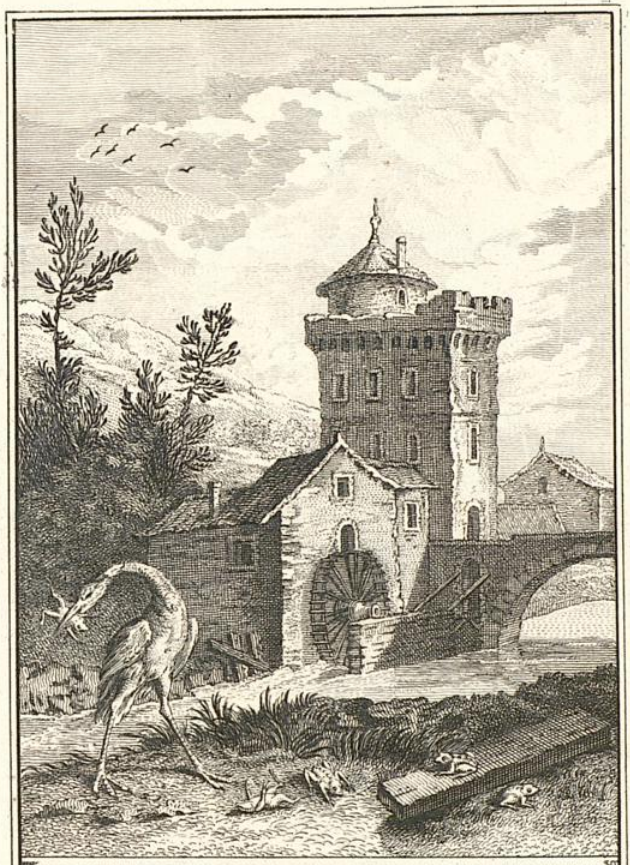
Le Loup devenu Berger.

Un Loup qui commençoit d'avoir petite part
Aux Brebis de ſon voiſinage,
Crut qu'il falloit s'aider de la peau du Renard,
Et faire un nouveau perſonnage.
Il s'habille en Berger, endoſſe un hoqueton,
Fait ſa houlette d'un bâton,
Sans oublier la cornemuſe.
Pour pouſſer juſqu'au bout la ruſe,
Il auroit volontiers écrit ſur ſon chapeau,
C'eſt moi qui ſuis Guillot, Berger de ce troupeau.
Sa perſonne étant ainſi faite,
Et ſes pieds de devant poſés ſur ſa houlette,
Guillot le Sycophante approche doucement.
Guillot, le vrai Guillot, étendu ſur l'herbette,
Dormoit alors profondément.
Son chien dormoit auſſi, comme auſſi ſa muſette.
La plûpart des Brebis dormoient pareillement.
L'hypocrite les laiſſa faire;
Et pour pouvoir mener vers ſon fort les Brebis,
Il voulut ajoûter la parole aux habits,

Landesbibliothek Oldenburg

Choſe qu'il croyoit néceſſaire,
Mais cela gâta ſon affaire.
Il ne put du Paſteur contrefaire la voix:
Le ton dont il parla fit retentir les bois,
Et découvrit tout le myſtere.
Chacun ſe réveille à ce ſon,
Les Brebis, le Chien, le Garçon.
Le pauvre Loup dans cet eſclandre,
Empêché par ſon hoqueton,
Ne put ni fuir, ni ſe défendre.

Toujours par quelque endroit fourbes ſe laiſſent prendre.
Quiconque eſt Loup, agiſſe en Loup:
C'eſt le plus certain de beaucoup.



LES GRENOUILLES QUI DEMANDENT UN ROY.
Fable XLVI.

I. Punt del. et sculps. 1760.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE IV.

Les Grenouilles qui demandent un Roi.

Les Grenouilles ſe laſſant
De l'état Démocratique,
Par leurs clameurs firent tant
Que Jupin les ſoumit au pouvoir Monarchique.
Il leur tomba du Ciel un Roi tout pacifique.
Ce Roi fit toutefois un tel bruit en tombant,
Que la gent marécageuſe,
Gent fort ſotte & fort peureuſe,
S'alla cacher ſous les eaux,
Dans les joncs, dans les roſeaux,
Dans les trous du marécage,
Sans oſer de long-temps regarder au viſage
Celui qu'elles croyoient être un géant nouveau.
Or c'étoit un Soliveau,
De qui la gravité fit peur à la premiére,
Qui de le voir s'avanturant,
Oſa bien quitter ſa taniére.
Elle approcha, mais en tremblant.
Une autre la ſuivit, une autre en fit autant;
Il en vint une fourmilliére;
Et leur troupe à la fin ſe rendit familiére

Juſqu'à ſauter ſur l'épaule du Roi.
Le bon Sire le ſouffre, & ſe tient toujours coi.
Jupin en a bientôt la cervelle rompue.
Donnez-nous, dit ce peuple, un Roi qui ſe remue.
Le Monarque des Dieux leur envoie une Grue,
Qui les croque, qui les tue,
Qui les gobe à ſon plaiſir:
Et Grenouilles de ſe plaindre;
Et Jupin de leur dire: & quoi, votre deſir
A ſes loix croit-il nous aſtraindre?
Vous avez dû premiérement
Garder votre Gouvernement:
Mais ne l'ayant pas fait, il vous devoit ſuffire
Que votre premier Roi fut débonnaire & doux.
De celui-ci contentez-vous,
De peur d'en rencontrer un pire.



Landesbibliothek Oldenburg



A. Punt del. et sculps. 1760.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE V.

Le Renard et le Bouc.

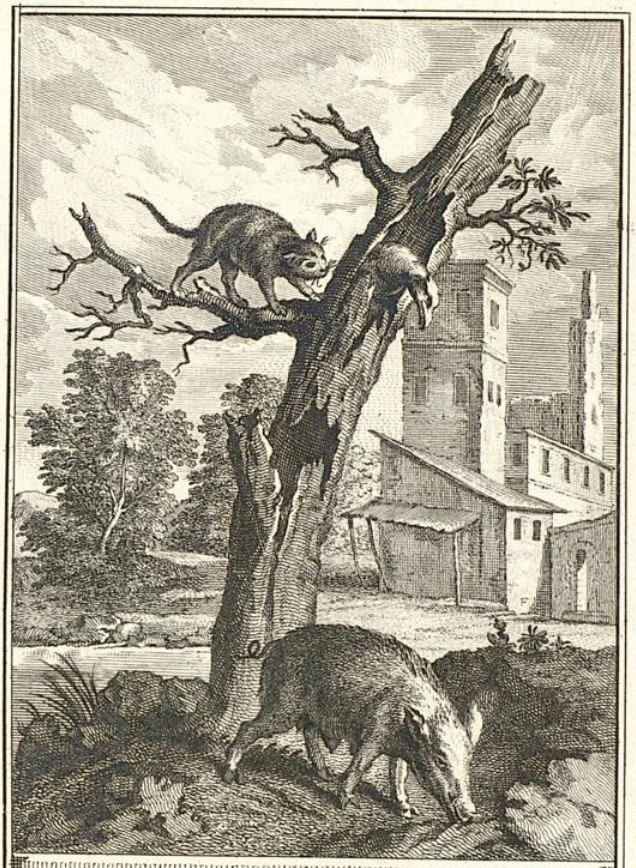
Capitaine Renard alloit de compagnie
Avec ſon ami Bouc, des plus haut encornez.
Celui-ci ne voyoit pas plus loin que ſon nez;
L'autre étoit paſſé maître en fait de tromperie.
La ſoif les obligea de deſcendre en un puits.
Là, chacun d'eux ſe déſaltere.
Après qu'abondamment tous deux en eurent pris,
Le Renard dit au Bouc: que ferons-nous, compere?
Ce n'eſt pas tout de boire, il faut ſortir d'ici.
Leve tes pieds en haut, & tes cornes auſſi:
Mets-les contre le mur. Le long de ton échine
Je grimperai premiérement;
Puis ſur tes cornes m'élevant,
A l'aide de cette machine,
De ce lieu-ci je ſortirai,
Après quoi je t'en tirerai.
Par ma barbe, dit l'autre, il eſt bon; & je loue
Les gens bien ſenſés comme toi.
Je n'aurois jamais, quant à moi,
Trouvé ce ſecret, je l'avoue.

Landesbibliothek Oldenburg

Le Renard ſort du puits, laiſſe ſon compagnon,
Et vous lui fait un beau ſermon
Pour l'exhorter à patience.
Si le ciel t'eût, dit-il, donné par excellence,
Autant de jugement que de barbe au menton,
Tu n'aurois pas, à la légere,
Deſcendu dans ce puits. Or adieu, jen ſuis hors:
Tâche de t'en tirer, & fais tous tes efforts:
Car pour moi j'ai certaine affaire
Qui ne me permet pas d'arrêter en chemin.

En toute choſe il faut conſidérer la fin.





L'AIGLE, LA LAYE, ET LA CHATE.
Fable XLVIII.

A. Punt del. et sculps. 1760.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE VI.

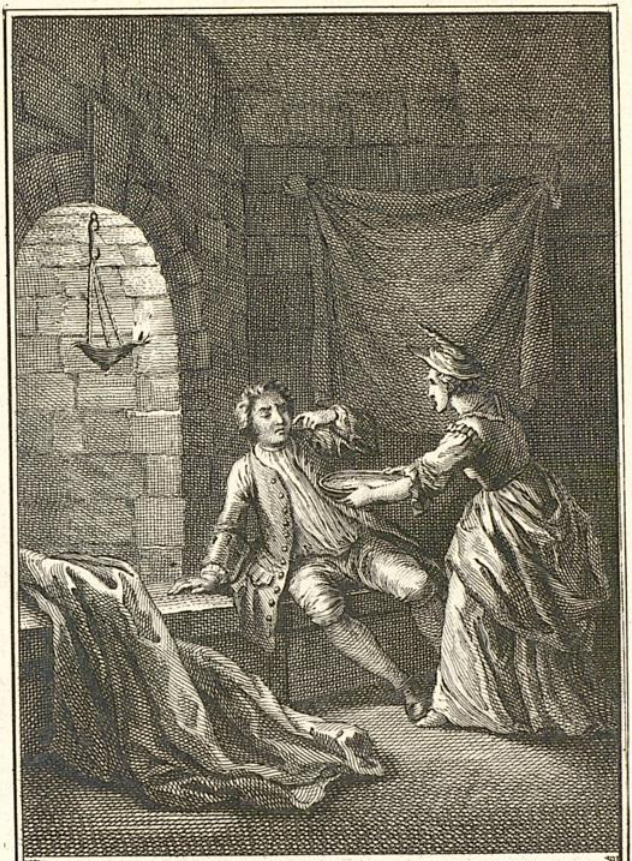
L'Aigle, la Laye, et la Chatte.

L'Aigle avoit ſes petits au haut d'un arbre creux;
La Laye au pied, la Chatte entre les deux:
Et ſans s'incommoder, moyennant ce partage,
Meres & nourriſſons faiſoient leur tripotage.
La Chatte détruiſit, par ſa fourbe, l'accord.
Elle grimpa chez l'Aigle, & lui dit: notre mort
(Au moins de nos enfans, car c'eſt tout un aux meres)
Ne tardera poſſible guéres.
Voyez-vous à nos pieds fouïr inceſſamment
Cette maudite Laye, & creuſer une mine?
C'eſt pour déraciner le chêne aſſurément,
Et de nos nourriſſons attirer la ruine.
L'arbre tombant, ils ſeront dévorés:
Qu'ils s'en tiennent pour aſſurés.
S'il m'en reſtoit un ſeul, j'adoucirois ma plainte.
Au partir de ce lieu, qu'elle remplit de crainte,
La perfide deſcend tout droit
A l'endroit
Où la Laye étoit en géſine.
Ma bonne amie & ma voiſine,

Lui dit-elle tout bas, je vous donne un avis.
L'Aigle, ſi vous ſortez, fondra ſur vos petits;
Obligez-moi de n'en rien dire;
Son courroux tomberoit ſur moi.
Dans cette autre famille ayant ſemé l'effroi,
La Chatte en ſon trou ſe retire.
L'Aigle n'oſe ſortir, ni pourvoir aux beſoins
De ſes petits; la Laye encore moins:
Sottes de ne pas voir que le plus grand des ſoins,
Ce doit être celui d'éviter la famine.
A demeurer chez ſoi, l'une & l'autre s'obſtine,
Pour ſecourir les ſiens dedans l'occaſion:
L'Oiſeau royal, en cas de mine;
La Laye, en cas d'irruption.
La faim détruiſit tout: il ne reſta perſonne
De la gent Marcaſſine, & de la gent Aiglonne,
Qui n'allât de vie à trépas:
Grand renfort pour meſſieurs les Chats.

Que ne ſçait point ourdir une langue traîtreſſe
Par ſa pernicieuſe adreſſe?
Des malheurs qui ſont ſortis
De la boîte de Pandore,
Celui qu'à meilleur droit tout l'Univers abhorre,
C'eſt la fourbe, à mon avis.

Landesbibliothek Oldenburg



L'YVROGNE ET SA FEMME. Fable XLIX.

A. Punt del. et sculps. 1760.

Landesbibliothek Oldenburg

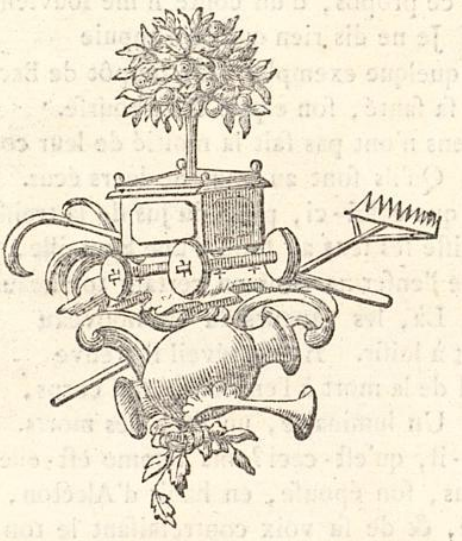
FABLE VII.

L'Ivrogne et sa Femme.

Chacun a son défaut où toujours il revient:
Honte ni peur n'y remédie.
Sur ce propos, d'un conte il me souvient:
Je ne dis rien que je n'appuie
De quelque exemple. Un suppôt de Bacchus
Altéroit sa santé, son esprit & sa bourse.
Telles gens n'ont pas fait la moitié de leur course,
Qu'ils sont au bout de leurs écus.
Un jour que celui-ci, plein du jus de la treille,
Avoit laissé ses sens au fond d'une bouteille,
Sa femme l'enferma dans un certain tombeau.
Là, les vapeurs du vin nouveau
Cuverent à loisir. A son réveil il treuve
L'attirail de la mort à l'entour de son corps,
Un luminaire, un drap des morts.
Oh! dit-il, qu'est-ceci? ma femme est-elle veuve?
Là-dessus, son épouse, en habit d'Alecton,
Masquée, & de sa voix contrefaisant le ton,
Vient au prétendu mort, approche de sa biére,
Lui présente un chaudeau propre pour Lucifer.

Landesbibliothek Oldenburg

L'époux alors ne doute en aucune maniére
Qu'il ne ſoit citoyen d'enfer.
Quelle perſonne es-tu? dit-il à ce phantôme.
La célériére du royaume
De Satan, reprit-elle; & je porte à manger
A ceux qu'enclôt la tombe noire.
Le mari repart, ſans ſonger,
Tu ne leur portes point à boire?

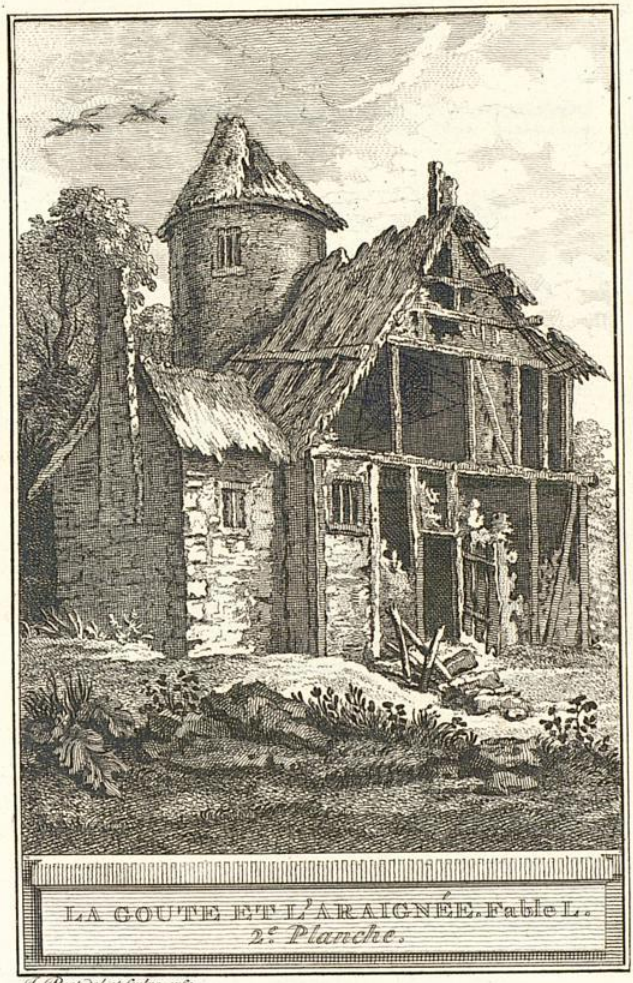




L. Pant del. et sculps. 1760.

Landesbibliothek Oldenburg

Landesbibliothek Oldenburg



LA GOUTE ET L'ARAIGNÉE. Fable L.
2e. Planche.

A. Pinot del. et sculps. 1760.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE VIII.

LA GOUTTE ET L'ARAIGNÉE.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE VIII.

La Goutte et l'Araignée.

Quand l'Enfer eut produit la Goutte & l'Araignée;
Mes filles, leur dit-il, vous pouvez vous vanter
D'être pour l'humaine lignée
Egalement à redouter.
Or aviſons aux lieux qu'il vous faut habiter.
Voyez-vous ces caſes étroites;
Et ces palais ſi grands, ſi beaux, ſi bien dorés?
Je me ſuis propoſé d'en faire vos retraites.
Tenez donc, voici deux buchettes:
Accommodez-vous, ou tirez.
Il n'eſt rien, dit l'Aragne, aux caſes qui me plaiſe.
L'autre, tout au rebours, voyant les palais pleins
De ces gens nommés Médecins,
Ne crut pas y pouvoir demeurer à ſon aiſe.
Elle prend l'autre lot, y plante le piquet,
S'étend avec plaiſir ſur l'orteil d'un pauvre homme,
Diſant: je ne crois pas qu'en ce poſte je chomme,
Ni que d'en déloger, & faire mon paquet
Jamais Hippocrate me ſomme.

Landesbibliothek Oldenburg

L'Aragne cependant ſe campe en un lambris,
Comme ſi de ces lieux elle eut fait bail à vie;
Travaille à demeurer : voilà ſa toile ourdie,
Voilà des moucherons de pris.
Une ſervante vient balayer tout l'ouvrage.
Autre toile tiſſue ; autre coup de balai.
Le pauvre beſtion tous les jours déménage.
Enfin, après un vain eſſai,
Il va trouver la Goutte. Elle étoit en campagne,
Plus malheureuſe mille fois
Que la plus malheureuſe Aragne.
Son hôte la menoit tantôt fendre du bois,
Tantôt foüir, hoüer. Goutte bien tracaſſée
Eſt, dit-on, à demi penſée.
Oh ! je ne ſçaurois plus, dit-elle, y réſiſter.
Changeons, ma ſœur l'Aragne. Et l'autre d'écouter :
Elle la prend au mot, ſe gliſſe en la cabane :
Point de coup de balai qui l'oblige à changer.
La Goutte, d'autre part, va tout droit ſe loger
Chez un Prélat qu'elle condamne
A jamais du lit ne bouger.
Cataplaſmes, Dieu ſçait. Les gens n'ont point de honte
De faire aller le mal toujours de pis en pis.
L'une & l'autre trouva de la ſorte ſon compte,
Et fit très-ſagement de changer de logis.



LE LOUP ET LA CICOGNE. Fable LI.

P. Pont del. et sculps. 1760.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE IX.

Le Loup et la Cicogne.

Les Loups mangent gloutonnement.
Un Loup donc étant de frairie,
Se preſſa, dit-on, tellement,
Qu'il en penſa perdre la vie.
Un os lui demeura bien avant au goſier.
De bonheur pour ce Loup, qui ne pouvoit crier,
Près de là paſſe une Cicogne.
Il lui fait ſigne, elle accourt.
Voilà l'Opératrice auſſi-tôt en beſogne.
Elle retira l'os : puis, pour un ſi bon tour,
Elle demanda ſon ſalaire.
Votre ſalaire? dit le Loup,
Vous riez, ma bonne commere.
Quoi! ce n'eſt pas encor beaucoup
D'avoir de mon goſier retiré votre cou?
Allez, vous êtes une ingrate;
Ne tombez jamais ſous ma patte.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE X.

LE LION ABATTU PAR L'HOMME.

On expoſoit une peinture,
Où l'artiſan avoit tracé
Un Lion d'immenſe ſtature,
Par un ſeul homme terraſſé.
Les regardans en tiroient gloire.
Un Lion en paſſant rabattit leur caquet.
Je vois bien, dit-il, qu'en effet
On vous donne ici la victoire;
Mais l'ouvrier vous a déçus,
Il avoit liberté de feindre.
Avec plus de raiſon nous aurions le deſſus,
Si mes confreres ſçavoient peindre.

Landesbibliothek Oldenburg



LE LION ABATTU PAR L'HOMME, Fable LII.

A. Punt del. et sculps. 1760.

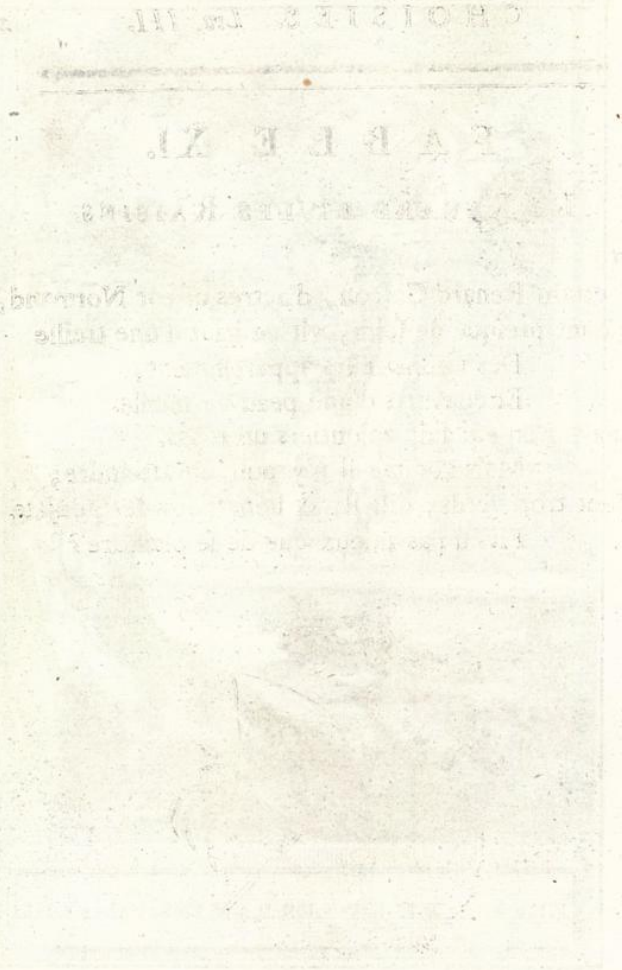
Landesbibliothek Oldenburg



LE RENARD ET LES RAISINS. Fable LIII.

I. Punt del. et sculps. 1761.

Landesbibliothek Oldenburg



Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XI.

Le Renard et les Raisins.

Certain Renard Gaſcon, d'autres diſent Normand,
Mourant preſque de faim, vit au haut d'une treille
Des raiſins mûrs apparemment,
Et couverts d'une peau vermeille.
Le galant en eût fait volontiers un repas.
Mais comme il n'y pouvoit atteindre;
Ils ſont trop verds, dit-il, & bons pour des goujats.
Fit-il pas mieux que de ſe plaindre?

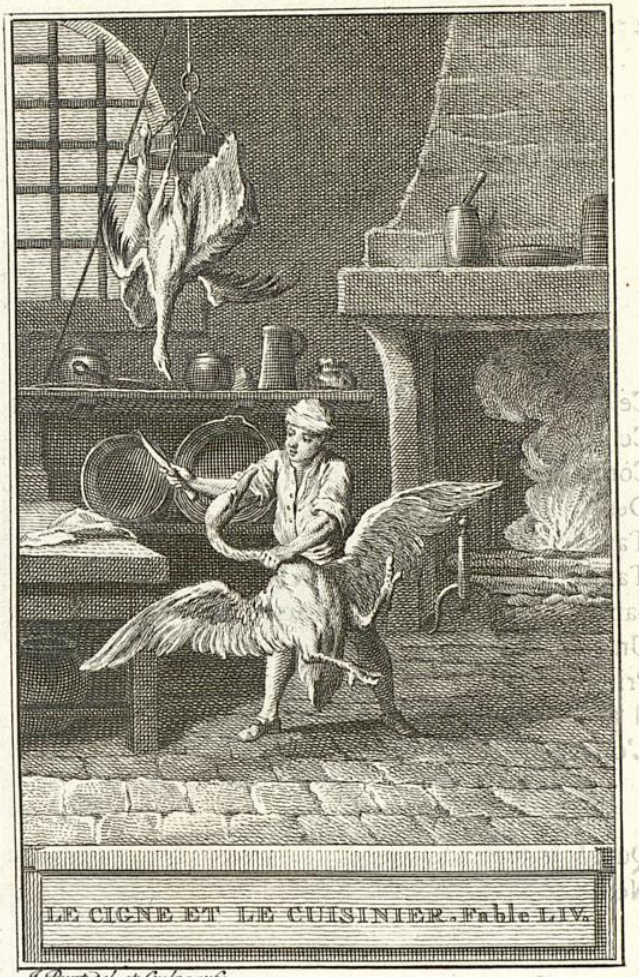
FABLE XII.

Le Cygne et le Cuisinier.

Dans une ménagerie
De volatiles remplie,
Vivoient le Cygne & l'Oiſon:
Celui-là deſtiné pour les regards du Maître,
Celui-ci pour ſon goût: l'un qui ſe piquoit d'être
Commenſal du jardin, l'autre de la maiſon.
Des foſſés du château faiſant leurs galeries,
Tantôt on les eût vûs côte à côte nâger,
Tantôt courir ſur l'onde, & tantôt ſe plonger,
Sans pouvoir ſatisfaire à leurs vaines envies.
Un jour le Cuiſinier, ayant trop bû d'un coup,
Prit pour Oiſon le Cygne, & le tenant au cou,
Il alloit l'égorger, puis le mettre en potage.
L'oiſeau, prêt à mourir, ſe plaint en ſon ramage.
Le Cuiſinier fut fort ſurpris,
Et vit bien qu'il s'étoit mépris.
Quoi! Je mettrois, dit-il, un tel chanteur en ſoupe!
Non, non, ne plaiſe aux Dieux que jamais ma main coupe
La gorge à qui s'en ſert ſi bien.

Ainſi dans les dangers qui nous ſuivent en croupe,
Le doux parler ne nuit de rien.

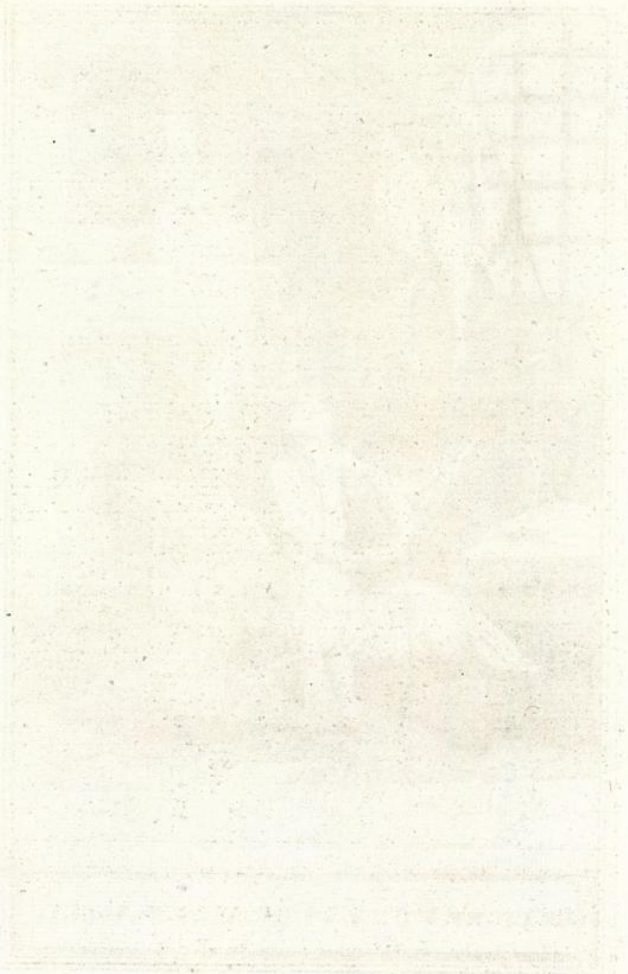
Landesbibliothek Oldenburg



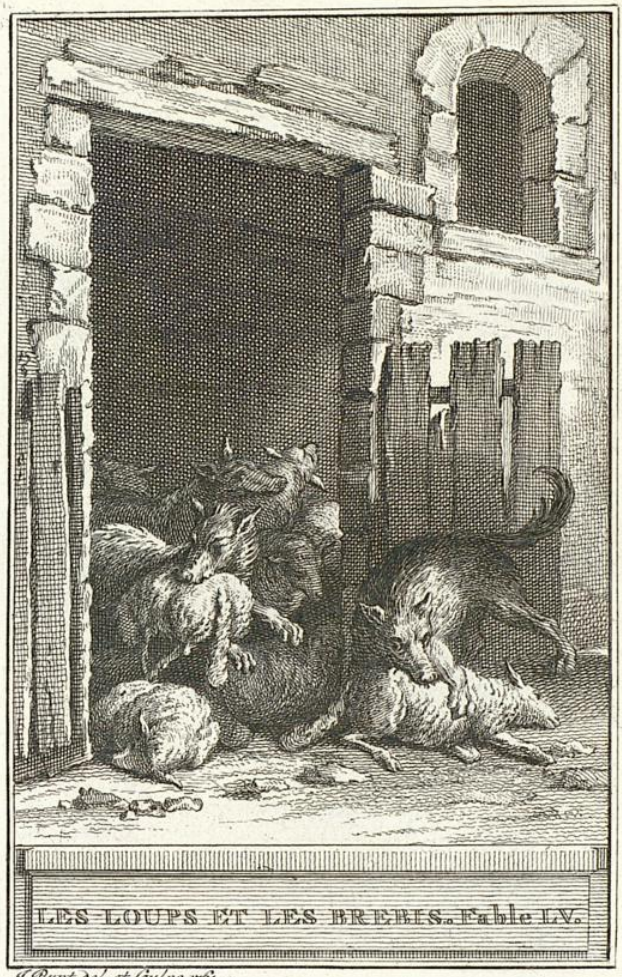
LE CIGNE ET LE CUISINIER. Fable LIV.

J. Punt del. et sculps. 1761.

Landesbibliothek Oldenburg

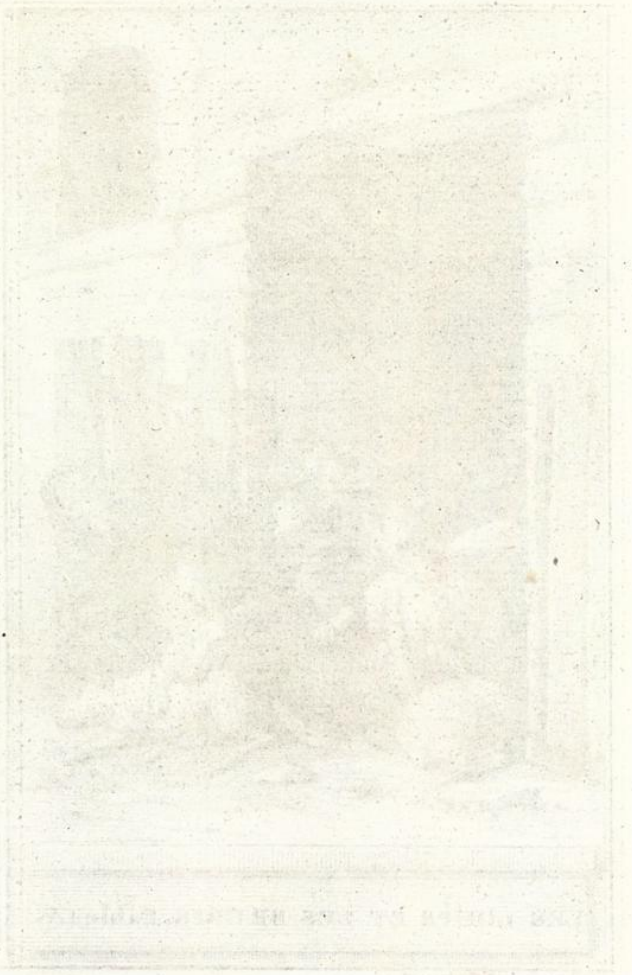


Landesbibliothek Oldenburg



J. Pant del. et sculps. 1762.

Landesbibliothek Oldenburg



Landesbibliothek Oldenburg



J. Pillement del. et sculps. 1761.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XIII.

Les Loups et les Brebis.

Après mille ans & plus de guerre déclarée,
Les Loups firent la paix avecque les Brebis:
C'étoit apparemment le bien des deux partis :
Car ſi les Loups mangeoient mainte bête égarée,
Les Bergers, de leur peau, ſe faiſoient maints habits.
Jamais de liberté, ni pour les pâturages,
Ni d'autre part pour les carnages.
Ils ne pouvoient jouir, qu'en tremblant, de leurs biens.
La paix ſe conclut donc : on donne des ôtages,
Les Loups, leurs Louveteaux, & les Brebis, leurs Chiens.
L'échange en étant fait aux formes ordinaires,
Et reglé par des Commiſſaires,
Au bout de quelque temps que meſſieurs les Louvats
Se virent Loups parfaits, & friands de tuerie,
Ils vous prennent le temps que dans la bergerie
Meſſieurs les Bergers n'étoient pas ;
Etranglent la moitié des Agneaux les plus gras,
Les emportent aux dents, dans les bois ſe retirent.
Ils avoient averti leurs gens ſecrétement.

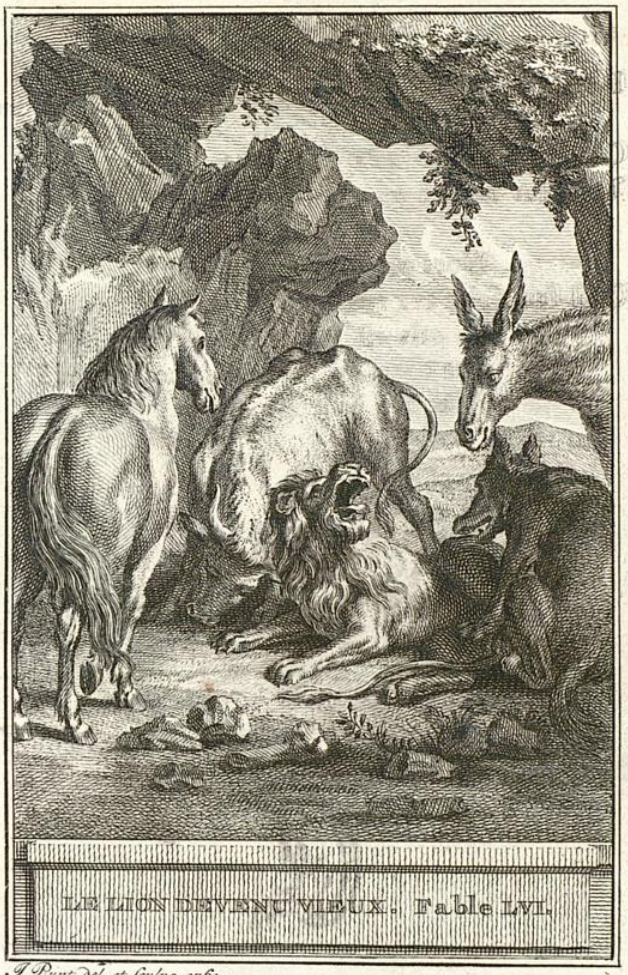
Les

Les Chiens qui, ſur leur foi, repoſoient ſûrement,
Furent étranglés en dormant.
Cela fut ſi tôt fait qu'à peine ils le ſentirent.
Tout fut mis en morceaux, un ſeul n'en échappa.

Nous pouvons conclure de là,
Qu'il faut faire aux méchans guerre continuelle.
La paix eſt fort bonne de ſoi,
J'en conviens : mais de quoi ſert-elle
Avec des ennemis ſans foi ?



Landesbibliothek Oldenburg



LE LION DEVENU VIEUX. Fable LVI.

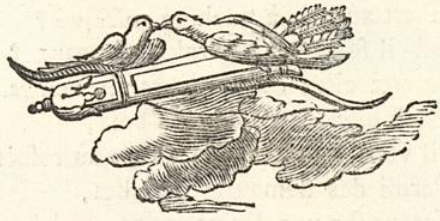
A. Pasut del. et sculps. 1762.



FABLE XIV.

Le Lion devenu vieux.

Le Lion, terreur des forêts,
Chargé d'ans, & pleurant ſon antique proueſſe,
Fut enfin attaqué par ſes propres ſujets,
Devenus forts par ſa foibleſſe.
Le Cheval s'approchant, lui donne un coup de pied,
Le Loup un coup de dent, le Bœuf un coup de corne.
Le malheureux Lion languiſſant, triſte & morne,
Peut à peine rugir, par l'âge eſtropié.
Il attend ſon deſtin ſans faire aucunes plaintes ;
Quand voyant l'Ane même à ſon antre accourir,
Ah! c'eſt trop, lui dit-il, je voulois bien mourir ;
Mais c'eſt mourir deux fois que ſouffrir tes atteintes.



Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XV.

PHILOMÉLE ET PROGNÉ.

Autrefois Progné l'Hirondelle
De ſa demeure s'écarta ;
Et, loin des villes, s'emporta
Dans un bois où chantoit la pauvre Philoméle.
Ma ſœur, lui dit Progné, comment vous portez-vous ?
Voici tantôt mille ans que l'on ne vous a vûe :
Je ne me ſouviens point que vous ſoyez venue
Depuis le temps de Thrace habiter parmi nous.
Dites-moi, que penſez-vous faire ?
Ne quitterez-vous point ce ſéjour ſolitaire ?
Ah ! reprit Philoméle, en eſt-il de plus doux ?
Progné lui repartit : Et quoi, cette muſique,
Pour ne chanter qu'aux animaux,
Tout au plus à quelque ruſtique ?
Le déſert eſt-il fait pour des talens ſi beaux ?
Venez faire aux cités éclater leurs merveilles.
Auſſi bien en voyant les bois,
Sans ceſſe il vous ſouvient que Terée autrefois,
Parmi des demeures pareilles,
Exerça ſa fureur ſur vos divins appas.

Landesbibliothek Oldenburg



PHILOMELE ET PROGNÉ. Fable LVII.

J. Punt del. et sculps. 1761.



Et c'eſt le ſouvenir d'un ſi cruel outrage,
Qui fait, reprit ſa ſœur, que je ne vous ſuis pas :
En voyant les hommes, hélas !
Il m'en ſouvient bien davantage.

FABLE XVI.

La Femme noyée.

Je ne ſuis pas de ceux qui diſent : ce n'eſt rien,
C'eſt une femme qui ſe noie.
Je dis que c'eſt beaucoup ; & ce ſexe vaut bien
Que nous le regrettions, puiſqu'il fait notre joie.
Ce que j'avance ici, n'eſt point hors de propos,
Puiſqu'il s'agit, en cette Fable,
D'une Femme qui dans les flots
Avoit fini ſes jours par un ſort déplorable.
Son Epoux en cherchoit le corps,
Pour lui rendre en cette aventure
Les honneurs de la ſépulture.
Il arriva que ſur les bords
Du fleuve, auteur de ſa diſgrace,
Des gens ſe promenoient, ignorant l'accident.
Ce mari donc leur demandant
S'ils n'avoient de ſa femme aperçu nulle trace ;
Nulle, reprit l'un d'eux ; mais cherchez-la plus bas,
Suivez le fil de la riviere.
Un autre repartit : non, ne le ſuivez pas,
Rebrouſſez plutôt en arriere.



LA FEMME NOYÉE. Fable LVIII.

A. Punt del. et sculps. 1761.

Landesbibliothek Oldenburg



Landesbibliothek Oldenburg

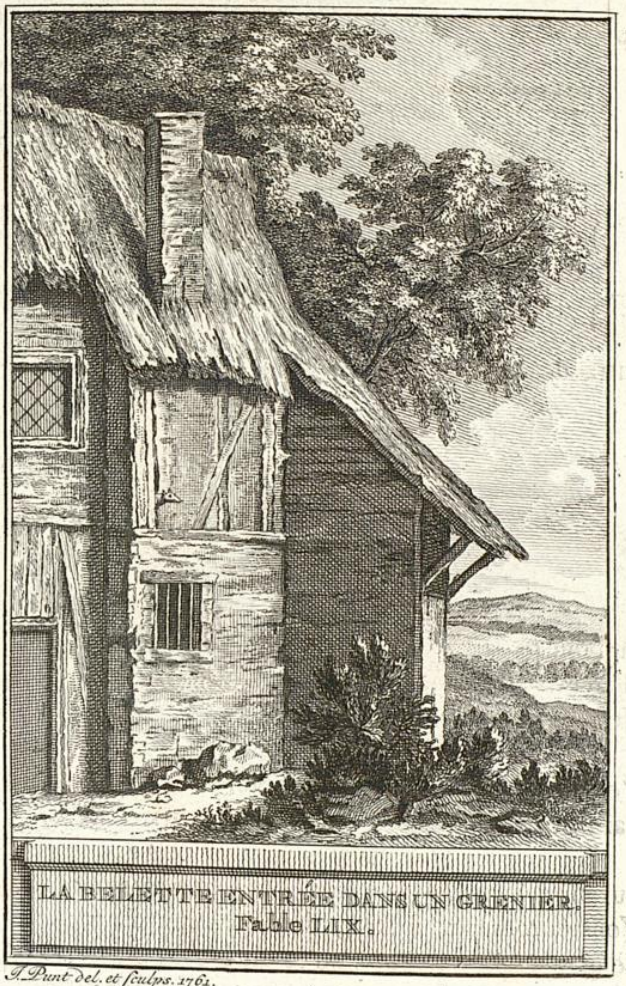
Quelle que ſoit la pente & l'inclination
Dont l'eau par ſa courſe l'emporte,
L'eſprit de contradiction
L'aura fait floter d'autre ſorte:
Cet homme ſe railloit aſſez hors de ſaiſon.
Quant à l'humeur contrediſante,
Je ne ſçai s'il avoit raiſon;
Mais que cette humeur ſoit, ou non,
Le défaut du ſexe & ſa pente;
Quiconque avec elle naîtra,
Sans faute avec elle mourra,
Et juſqu'au bout contredira,
Et, s'il peut, encor par-delà.

FABLE XVII.

La Belette entrée dans un grenier.

Damoiſelle Belette, au corps long & fluet,
Entra dans un grenier par un trou fort étroit :
Elle ſortoit de maladie.
Là, vivant à diſcrétion,
La Galante fit chere lie,
Mangea, rongea : Dieu ſçait la vie,
Et le lard qui périt en cette occaſion.
La voilà, pour concluſion,
Graſſe, maſlue, & rebondie.
Au bout de la ſemaine, ayant dîné ſon ſou,
Elle entend quelque bruit, veut ſortir par le trou ;
Ne peut plus repaſſer, & croit s'être mépriſe.
Après avoir fait quelques tours,
C'eſt, dit-elle, l'endroit, me voilà bien ſurpriſe :
J'ai paſſé par ici depuis cinq ou ſix jours.
Un Rat qui la voyoit en peine,
Lui dit : Vous aviez lors la panſe un peu moins pleine.
Vous êtes maigre entrée, il faut maigre ſortir :
Ce que je vous dis là, l'on le dit à bien d'autres.
Mais ne confondons point, par trop approfondir,
Leurs affaires avec les vôtres.

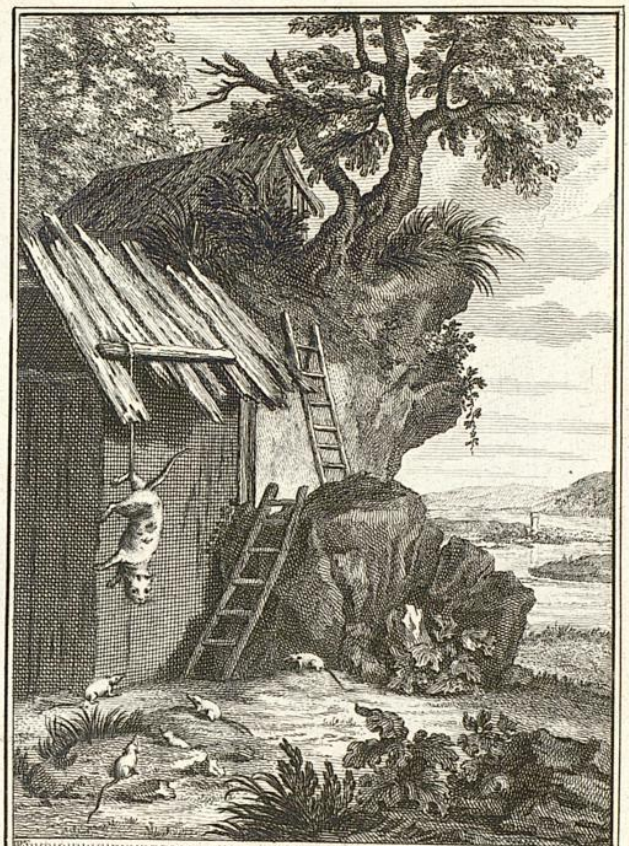
Landesbibliothek Oldenburg



LA BELETTE ENTRÉE DANS UN GRENIER.
Fable LIX.

T. Pant del. et sculps. 1762.

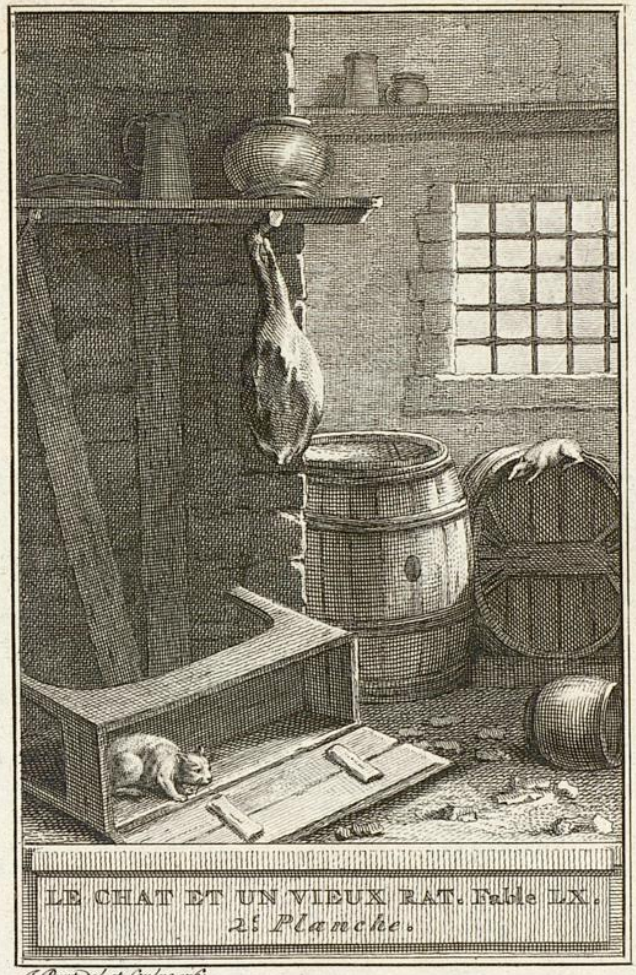
Landesbibliothek Oldenburg



LE CHAT ET UN VIEUX RAT. Fable LXI.

T. Pont del. et sculps. 1762.

Landesbibliothek Oldenburg



LE CHAT ET UN VIEUX RAT. Fable LX.
25 Planche.

I. Punt del. et sculps. 1761.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XVIII.

Le Chat et un vieux Rat.

J'ai lû, chez un conteur de fables,
Qu'un ſecond Rodilard, l'Alexandre des chats,
L'Attila, le fléau des rats,
Rendoit ces derniers miſérables.
J'ai lû, dis-je, en certain auteur,
Que ce chat exterminateur,
Vrai Cerbere, étoit craint une lieue à la ronde :
Il vouloit de ſouris dépeupler tout le monde.
Les planches qu'on ſuſpend ſur un léger appui,
La mort aux rats, les ſouricieres,
N'étoient que jeux au prix de lui.
Comme il voit que dans leurs tanieres
Les ſouris étoient priſonnieres,
Qu'elles n'oſoient ſortir, qu'il avoit beau chercher ;
Le galant fait le mort, & du haut d'un plancher
Se pend la tête en bas. La bête ſcélérate
A de certains cordons ſe tenoit par la pate.
Le peuple des ſouris croit que c'eſt châtiment,
Qu'il a fait un larcin de rôt ou de fromage,

Landesbibliothek Oldenburg

Egratigné quelqu'un, cauſé quelque dommage ;
Enfin, qu'on a pendu le mauvais garnement.
Toutes, dis-je, unanimement
Se promettent de rire à ſon enterrement,
Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,
Puis rentrent dans leurs nids à rats ;
Puis, reſſortant, font quatre pas,
Puis enfin ſe mettent en quête.
Mais voici bien une autre fête.
Le pendu reſſuſcite ; & ſur ſes pieds tombant,
Attrape les plus pareſſeuſes.
Nous en ſçavons plus d'un, dit-il, en les gobant :
C'eſt tour de vieille guerre ; & vos cavernes creuſes
Ne vous ſauveront pas, je vous en avertis ;
Vous viendrez toutes au logis.
Il prophétiſoit vrai. Notre maître Mitis,
Pour la ſeconde fois, les trompe & les affine,
Blanchit ſa robe, & s'enfarine ;
Et, de la ſorte déguiſé,
Se niche & ſe blotit dans une huche ouverte.
Ce fut à lui bien aviſé.
La gent trote-menu s'en vient chercher ſa perte :
Un rat, ſans plus, s'abſtient d'aller flairer autour.
C'étoit un vieux routier, il ſçavoit plus d'un tour ;
Même il avoit perdu ſa queue à la bataille.
Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,

Landesbibliothek Oldenburg

S'écria-t-il de loin au Général des chats :
Je ſoupçonne deſſous encor quelque machine.
Rien ne te ſert d'être farine ;
Car quand tu ſerois ſac, je n'approcherois pas.
C'étoit bien dit à lui ; j'approuve ſa prudence :
Il étoit expérimenté,
Et ſçavoit que la méfiance
Eſt mere de la ſûreté.

FABLES CHOISIES.

LIVRE QUATRIEME.

FABLE I.

Le Lion amoureux.

A Mademoiselle de Sévigné.

Sévigné, de qui les attraits
Servent aux graces de modèle,
Et qui nâquites toute belle,
A votre indifférence près:
Pourriez-vous être favorable
Aux jeux innocens d'une Fable,
Et voir, ſans vous épouventer,
Un Lion qu'amour ſçut dompter?
Amour eſt un étrange maître.
Heureux qui peut ne le connoître
Que par récit, lui ni ſes coups!
Quand on en parle devant vous,
Si la vérité vous offenſe,

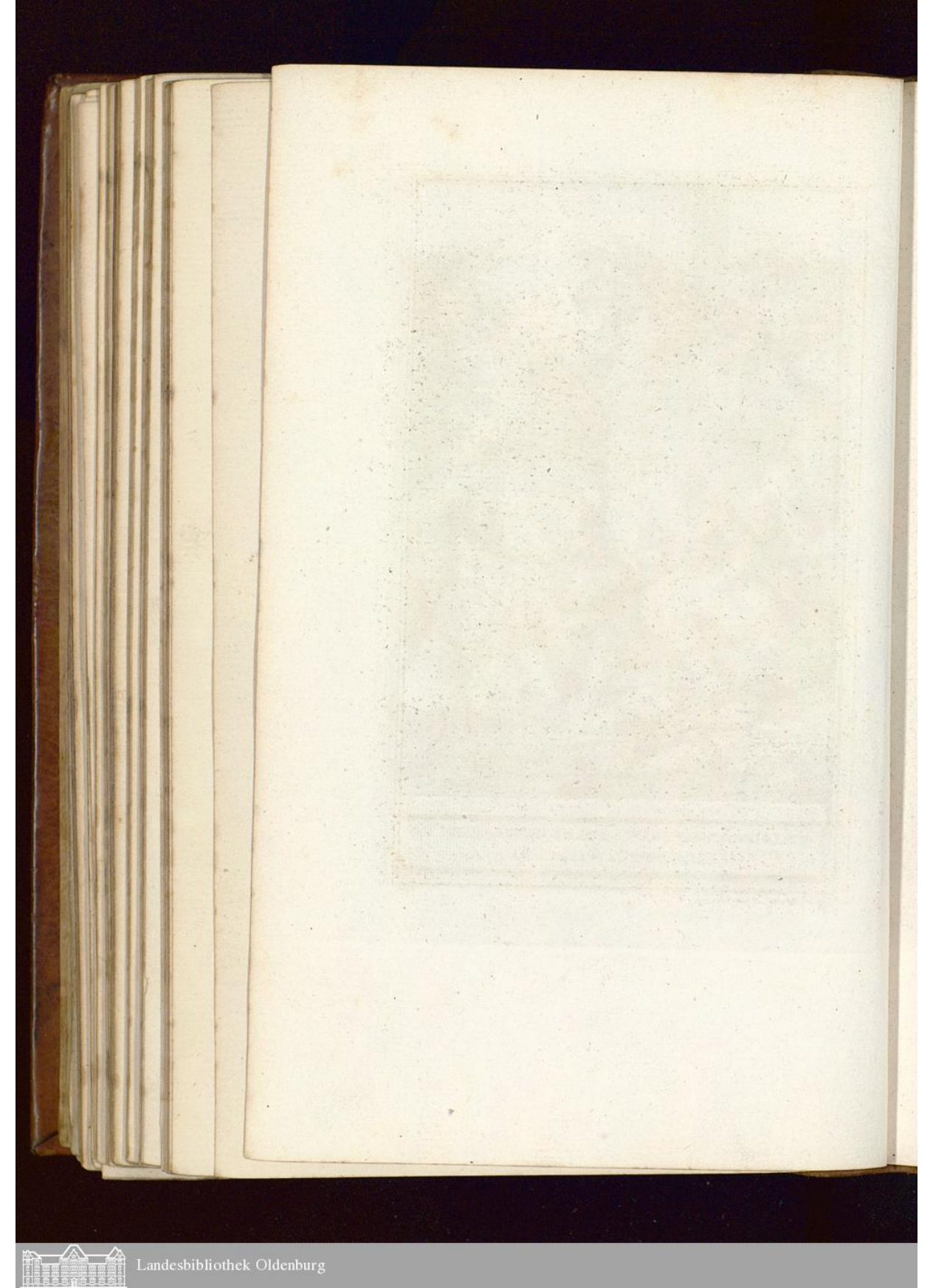
Landesbibliothek Oldenburg

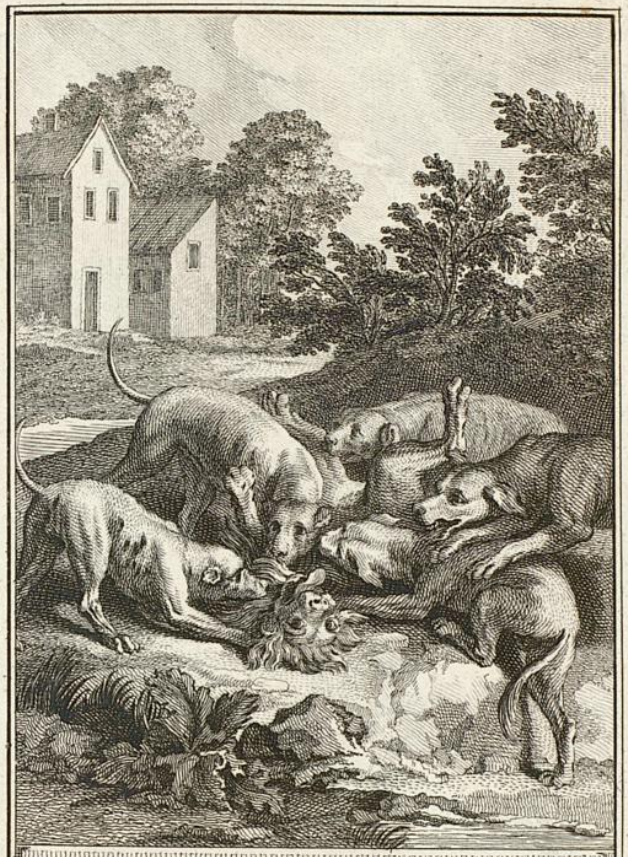


LE LION AMOUREUX. À MADEMOISELLE DE SEVIGNÉ. Fable LXI.

I. Punt del. et sculps. 1761.

Landesbibliothek Oldenburg


Landesbibliothek Oldenburg



LE LION AMOUREUX. A MADEMOISELLE DE SEVIGNÉ. Fable LXI. 2e. Planche.

J. Punt del. et sculps. 1761.

Landesbibliothek Oldenburg

La Fable au moins ſe peut ſouffrir;
Celle-ci prend bien l'aſſurance
De venir à vos pieds s'offrir,
Par zéle & par reconnoiſſance.

Du tems que les bêtes parloient,
Les Lions entre autres vouloient
Etre admis dans notre alliance.
Pourquoi non? puiſque leur engeance
Valoit la nôtre en ce temps-là,
Ayant courage, intelligence,
Et belle hure, outre cela:
Voici comment il en alla.
Un Lion de haut parentage,
En paſſant par un certain pré,
Rencontra Bergere à ſon gré.
Il la demande en mariage.
Le pere auroit fort ſouhaité
Quelque gendre un peu moins terrible.
La donner lui ſembloit bien dur;
La refuſer n'étoit pas ſûr:
Même un refus eût fait poſſible,
Qu'on eût vû quelque beau matin
Un mariage clandeſtin.
Car outre qu'en toute maniere
La belle étoit pour les gens fiers,
Fille ſe coëffe volontiers
D'amoureux à longue criniere.

Landesbibliothek Oldenburg

Le pere donc ouvertement
N'oſant renvoyer notre amant,
Lui dit : ma fille eſt délicate :
Vos griffes la pourront bleſſer
Quand vous voudrez la careſſer.
Permettez donc qu'à chaque patte
On vous les rogne ; & pour les dents,
Qu'on vous les lime en même temps :
Vos baiſers en ſeront moins rudes,
Et pour vous plus délicieux ;
Car ma fille y répondra mieux
Etant ſans ces inquiétudes.
Le Lion conſent à cela,
Tant ſon ame étoit aveuglée.
Sans dents ni griffes, le voilà
Comme place démantelée.
On lâcha ſur lui quelques chiens :
Il fit fort peu de réſiſtance.

Amour, amour, quand tu nous tiens,
On peut bien dire : adieu prudence.

Landesbibliothek Oldenburg



LE BERGER ET LA MER. Fable. LXII.

T. Punt del. et sculps. 1762.

Landesbibliothek Oldenburg

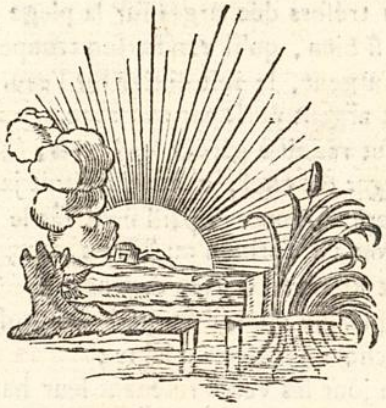
FABLE II.

Le Berger et la Mer.

Du rapport d'un troupeau, dont il vivoit ſans ſoins,
Se contenta long-tems un voiſin d'Amphitrite :
Si ſa fortune étoit petite,
Elle étoit ſûre tout au moins.
A la fin, les tréſors déchargés ſur la plage
Le tenterent ſi bien, qu'il vendit ſon troupeau,
Trafiqua de l'argent, le mit entier ſur l'eau.
Cet argent périt par naufrage.
Son maître fut réduit à garder les brébis,
Non plus berger en chef, comme il étoit jadis,
Quand ſes propres moutons paiſſoient ſur le rivage.
Celui qui s'étoit vû Coridon ou Tircis,
Fut Pierrot, & rien davantage.
Au bout de quelque tems il fit quelques profits,
Racheta des bêtes à laine ;
Et comme un jour les vents retenant leur haleine,
Laiſſoient paiſiblement aborder les vaiſſeaux,
Vous voulez de l'argent, ô mesdames les eaux,
Dit-il ; adreſſez-vous, je vous prie, à quelque autre :
Ma foi, vous n'aurez pas le nôtre.

Landesbibliothek Oldenburg

Ceci n'eſt pas un conte à plaiſir inventé.
Je me ſers de la vérité,
Pour montrer par expérience,
Qu'un ſou, quand il eſt aſſuré,
Vaut mieux que cinq en eſpérance ;
Qu'il faut ſe contenter de ſa condition,
Qu'aux conſeils de la mer & de l'ambition
Nous devons fermer les oreilles.
Pour un qui s'en louera, dix mille s'en plaindront.
La mer promet monts & merveilles :
Fiez-vous-y, les vents & les voleurs viendront.



Landesbibliothek Oldenburg



LA MOUCHE ET LA FOURMI. Fable. LXIII

A. Punt del. et sculps. 1761.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE III.

La Mouche et la Fourmi.

La Mouche & la Fourmi conteſtoient de leur prix.
O Jupiter, dit la premiere,
Faut-il que l'amour propre aveugle les eſprits
D'une ſi terrible maniere,
Qu'un vil & rampant animal,
A la fille de l'air oſe ſe dire égal ?
Je hante les palais, je m'aſſieds à ta table :
Si l'on t'immole un bœuf, j'en goûte devant toi ;
Pendant que celle-ci, chétive & miſérable,
Vit trois jours d'un fétu qu'elle a traîné chez ſoi.
Mais, ma mignonne, dites-moi,
Vous campez-vous jamais ſur la tête d'un Roi,
D'un Empereur, ou d'une belle ?
Je le fais ; & je baiſe un beau ſein quand je veux ;
Je me joue entre des cheveux :
Je rehauſſe d'un teint la blancheur naturelle ;
Et la derniere main que met à ſa beauté
Une femme allant en conquête,
C'eſt un ajuſtement des mouches emprunté.
Puis, allez-moi rompre la tête

De vos greniers. Avez-vous dit?
Lui répliqua la ménagere.
Vous hantez les palais: mais on vous y maudit.
Et quant à goûter la premiere
De ce qu'on ſert devant les Dieux,
Croyez-vous qu'il en vaille mieux?
Si vous entrez par-tout, auſſi font les profânes.
Sur la tête des Rois & ſur celle des ânes
Vous allez vous planter: je n'en diſconviens pas;
Et je ſçais que d'un prompt trépas
Cette importunité bien ſouvent eſt punie.
Certain ajuſtement, dites-vous, rend jolie:
J'en conviens, il eſt noir ainſi que vous & moi.
Je veux qu'il ait nom mouche; eſt-ce un ſujet pourquoi
Vous faſſiez ſonner vos mérites?
Nomme-t-on pas auſſi mouches, les paraſites?
Ceſſez donc de tenir un langage ſi vain:
N'ayez plus ces hautes penſées.
Les mouches de cour ſont chaſſées:
Les mouchards ſont pendus; & vous mourrez de faim,
De froid, de langueur, de miſére,
Quand Phœbus régnera ſur un autre hémiſphére.
Alors je jouirai du fruit de mes travaux.
Je n'irai par monts ni par vaux
M'expoſer au vent, à la pluie:
Je vivrai ſans mélancolie:
Le ſoin que j'aurai pris, de ſoins m'exemptera.
Je vous enſeignerai par là

Ce que c'eſt qu'une fauſſe ou véritable gloire.
Adieu : je perds le tems ; laiſſez-moi travailler.
Ni mon grenier, ni mon armoire
Ne ſe remplit à babiller.



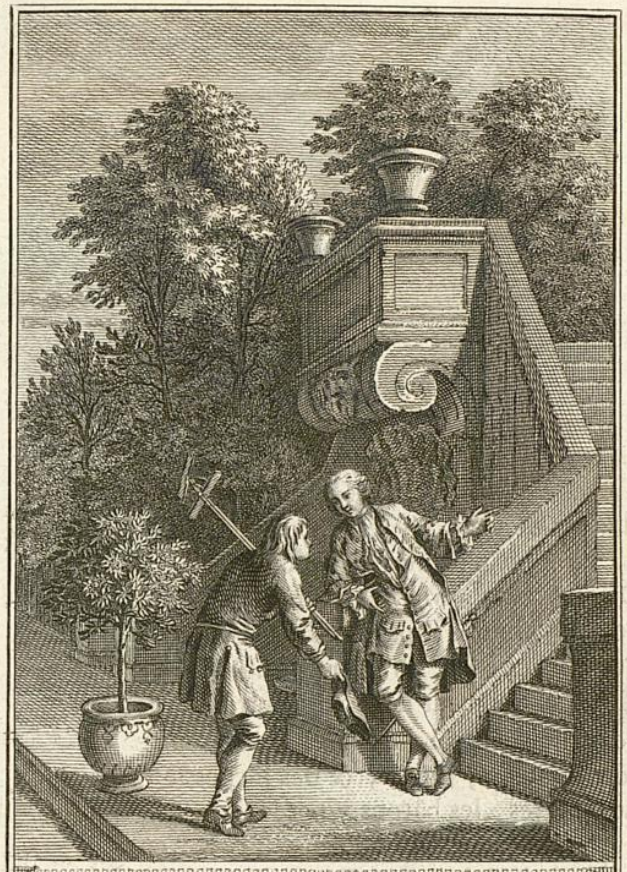
Landesbibliothek Oldenburg

FABLE IV.

Le Jardinier et son Seigneur.

Un amateur du jardinage,
Demi-bourgeois, demi-manant,
Poſſédoit, en certain village,
Un jardin aſſez propre, & le clos attenant.
Il avoit de plant vif fermé cette étendue:
Là croiſſoit à plaiſir l'oſeille & la laitue;
De quoi faire à Margot pour ſa fête un bouquet;
Peu de jaſmin d'Eſpagne, & force ſerpolet.
Cette félicité par un liévre troublée,
Fit qu'au Seigneur du bourg notre homme ſe plaignit.
Ce maudit animal vient prendre ſa goulée
Soir & matin, dit-il; & des piéges ſe rit:
Les pierres, les bâtons y perdent leur crédit:
Il eſt ſorcier, je crois. Sorcier? Je l'en défie,
Repartit le Seigneur. Fut-il diable, Miraut,
En dépit de ſes tours, l'attrappera bientôt.
Je vous en déferai, bon homme, ſur ma vie.
Et quand? & dès demain, ſans tarder plus long-tems.
La partie ainſi faite, il vient avec ſes gens.

Landesbibliothek Oldenburg

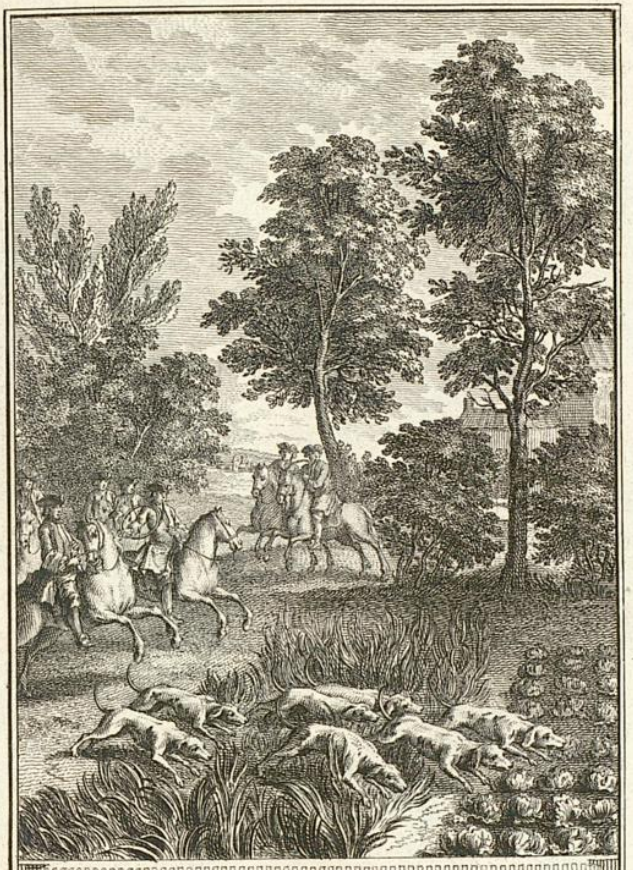


LE JARDINIER ET SON SEIGNEUR. Fable. LXIV.

T. Punt del. et sculps. 1761.

Landesbibliothek Oldenburg

Landesbibliothek Oldenburg



LE JARDINIER ET SON SEIGNEUR. Fable. LXIV.
2e Planche.

A. Punt del. et sculp. 1761.

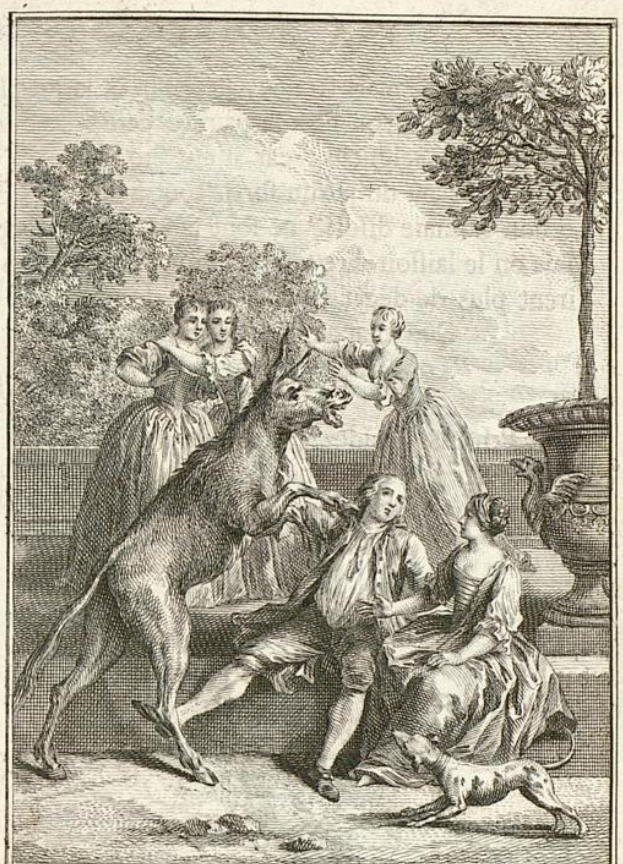
Landesbibliothek Oldenburg

Çà déjeunons, dit-il : vos poulets ſont-ils tendres ?
La fille du logis, qu'on vous voie, approchez.
Quand la marierons-nous? Quand aurons-nous des gendres ?
Bon homme, c'eſt ce coup qu'il faut, vous m'entendez,
Qu'il faut fouiller à l'eſcarcelle.
Diſant ces mots, il fait connoiſſance avec elle,
Auprès de lui la fait aſſeoir,
Prend une main, un bras, leve un coin du mouchoir :
Toutes ſottiſes, dont la belle
Se défend avec grand reſpect ;
Tant qu'au pere à la fin cela devient ſuſpect.
Cependant on fricaſſe, on ſe rue en cuiſine.
De quand ſont vos jambons ? ils ont fort bonne mine.
Monſieur, ils ſont à vous. Vraiment, dit le Seigneur,
Je les reçois, & de bon cœur.
Il déjeune très-bien, auſſi fait ſa famille,
Chiens, chevaux & valets, tous gens bien endentés :
Il commande chez l'hôte, y prend des libertés,
Boit ſon vin, careſſe ſa fille.
L'embarras des chaſſeurs ſuccede au déjeuné.
Chacun s'anime & ſe prépare :
Les trompes & les cors font un tel tintamarre,
Que le bon homme eſt étonné.
Le pis fut que l'on mit en piteux équipage
Le pauvre potager : adieu planches, carreaux :
Adieu chicorée & porreaux :
Adieu de quoi mettre au potage.
Le liévre étoit gîté deſſous un maître chou.
On le quête, on le lance ; il s'enfuit par un trou,

Non pas trou, mais trouée, horrible & large plaie
Que l'on fit à la pauvre haie
Par ordre du Seigneur : car il eût été mal
Qu'on n'eût pû du jardin sortir tout à cheval.
Le bon homme disoit : ce sont là jeux de Prince.
Mais on le laissoit dire ; & les chiens & les gens
Firent plus de dégât en une heure de tems,
Que n'en auroient fait en cent ans
Tous les liévres de la Province.

Petits Princes, vuidez vos débats entre vous :
De recourir aux Rois vous seriez de grands fous.
Il ne les faut jamais engager dans vos guerres,
Ni les faire entrer sur vos terres.

Landesbibliothek Oldenburg



L'ÂNE ET LE PETIT CHIEN. Fable LXV.

J. Punt del. et sculpa. 1761.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE V.

L'Ane et le petit Chien.

Ne forçons point notre talent :
Nous ne ferions rien avec grace.
Jamais un lourdaud, quoiqu'il faſſe,
Ne ſçauroit paſſer pour galant.
Peu de gens que le ciel chérit & gratifie,
Ont le don d'agréer infus avec la vie.
C'eſt un point qu'il leur faut laiſſer ;
Et ne pas reſſembler à l'Ane de la Fable,
Qui pour ſe rendre plus aimable
Et plus cher à ſon Maître, alla le careſſer.
Comment, diſoit-il en ſon ame,
Ce Chien, parce qu'il eſt mignon,
Vivra de pair à compagnon
Avec Monſieur, avec Madame ;
Et j'aurai des coups de bâton ?
Que fait-il ? il donne la patte,
Puis auſſi-tôt il eſt baiſé :
S'il en faut faire autant afin que l'on me flatte,
Cela n'eſt pas bien mal-aiſé.

Landesbibliothek Oldenburg

Dans cette admirable penſée,
Voyant ſon Maître en joie, il s'en vient lourdement,
Leve une corne toute uſée,
La lui porte au menton fort amoureuſement,
Non ſans accompagner, pour plus grand ornement,
De ſon chant gracieux cette action hardie.
Oh, oh! quelle careſſe, & quelle mélodie!
Dit le Maître auſſi-tôt. Holà, Martin-bâton.
Martin-bâton accourt; l'Ane change de ton.
Ainſi finit la Comédie.



Landesbibliothek Oldenburg



LE COMBAT DES RATS ET DES BELETTES.
Fable LXVI.

F. Punt del. et sculp. 1761.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE VI.

Le combat des Rats et des Belettes.

La nation des Belettes,
Non plus que celle des Chats,
Ne veut aucun bien aux Rats :
Et ſans les portes étroites
De leurs habitations,
L'animal à longue échine
En feroit, je m'imagine,
De grandes deſtructions.
Or une certaine année
Qu'il en étoit à foiſon ;
Leur roi, nommé Ratapon,
Mit en campagne une armée.
Les Belettes, de leur part,
Déployerent l'étendard.
Si l'on croit la renommée,
La victoire balança.
Plus d'un guéret s'engraiſſa
Du ſang de plus d'une bande.
Mais la perte la plus grande

Tomba preſque en tous endroits
Sur le peuple Souriquois.
Sa déroute fut entiere:
Quoique pût faire Artarpax,
Pſicarpax, Meridarpax,
Qui, tout couverts de pouſſiére,
Soutinrent aſſez long-temps
Les efforts des combattans.
Leur réſiſtance fut vaine:
Il fallut céder au ſort:
Chacun s'enfuit au plus fort,
Tant ſoldats, que capitaine.
Les Princes périrent tous.
La racaille dans des trous,
Trouvant ſa retraite prête,
Se ſauva ſans grand travail.
Mais les Seigneurs, ſur leur tête
Ayant chacun un plumail,
Des cornes, ou des aigrettes,
Soit comme marques d'honneur,
Soit afin que les Belettes
En conçûſſent plus de peur,
Cela cauſa leur malheur.
Trou, ni fente, ni crevaſſe
Ne fut large aſſez pour eux:
Au lieu que la populace
Entroit dans les moindres creux.

Landesbibliothek Oldenburg

La principale jonchée
Fut donc des principaux Rats.

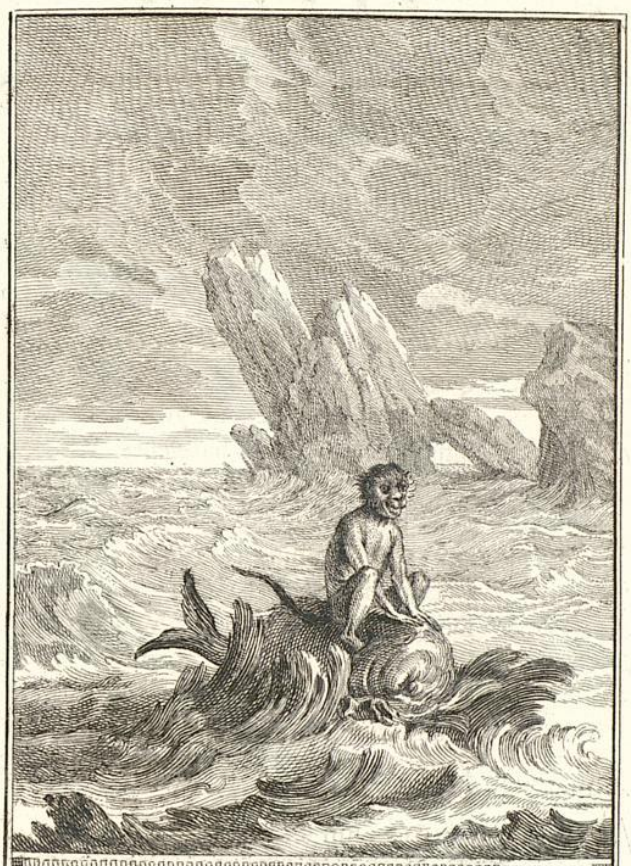
Une tête empanachée
N'eſt pas petit embarras.
Le trop ſuperbe équipage
Peut ſouvent en un paſſage
Cauſer du retardement.
Les petits en toute affaire
Eſquivent fort aiſément :
Les grands ne le peuvent faire.

FABLE VII.

Le Singe et le Dauphin.

C'étoit chez les Grecs un uſage,
Que ſur la mer tous voyageurs
Menoient avec eux en voyage
Singes & chiens de bâteleurs.
Un navire en cet équipage
Non loin d'Athenes fit nauffrage.
Sans les Dauphins tout eût péri.
Cet animal eſt fort ami
De notre eſpece: en ſon hiſtoire,
Pline le dit, il le faut croire.
Il ſauva donc tout ce qu'il put.
Même un Singe en cette occurrence,
Profitant de la reſſemblance,
Lui penſa devoir ſon ſalut.
Un Dauphin le prit pour un homme,
Et ſur ſon dos le fit aſſeoir
Si gravement, qu'on eût cru voir
Ce chanteur que tant on renomme.
Le Dauphin l'alloit mettre à bord,
Quand, par hazard il lui demande:

Landesbibliothek Oldenburg



LE SINGE ET LE DAUPHIN. Fable LXVII.

S. Punt del. et sculp. 1761.

Landesbibliothek Oldenburg

Etes-vous d'Athenes la grande ?
Oui, dit l'autre, on m'y connoît fort ;
S'il vous y ſurvient quelque affaire,
Employez-moi ; car mes parens
Y tiennent tous les premiers rangs :
Un mien couſin eſt Juge-Maire.
Le Dauphin dit, bien grand-merci,
Et la Pirée a part auſſi
A l'honneur de votre préſence ?
Vous le voyez ſouvent, je penſe ?
Tous les jours : il eſt mon ami,
C'eſt une vieille connoiſſance.
Notre Magot prit pour ce coup
Le nom d'un port pour un nom d'homme.

De telles gens il eſt beaucoup,
Qui prendroient Vaugirard pour Rome ;
Et qui, caquetans au plus dru,
Parlent de tout, & n'ont rien vû.

Le Dauphin rit, tourne la tête ;
Et le Magot conſideré,
Il s'apperçoit qu'il n'a tiré
Du fond des eaux rien qu'une bête.
Il l'y replonge, & va trouver
Quelque homme afin de le ſauver.

FABLE VIII.

L'Homme et l'Idole de bois.

Certain Payen chez lui gardoit un Dieu de bois,
De ces Dieux qui ſont ſourds, bien qu'ayant des oreilles.
Le Payen cependant s'en promettoit merveilles.
Il lui coûtoit autant que trois.
Ce n'étoit que vœux & qu'offrandes,
Sacrifices de bœufs couronnés de guirlandes.
Jamais Idole, quel qu'il fût,
N'avoit eu cuiſine ſi graſſe,
Sans que pour tout ce culte à ſon hôte il échût
Succeſſion, tréſor, gain au jeu, nulle grace.
Bien plus, ſi pour un ſol d'orage en quelque endroit
S'amaſſoit d'une ou d'autre ſorte,
L'Homme en avoit ſa part, & ſa bourſe en ſouffroit.
La pitance du Dieu n'en étoit pas moins forte.
A la fin ſe fâchant de n'en obtenir rien,
Il vous prend un lévier, met en pieces l'Idole,
Le trouve rempli d'or. Quand je t'ai fait du bien,
M'as-tu valu, dit-il, ſeulement une obole?
Va, ſors de mon logis, cherche d'autres autels.
Tu reſſembles aux naturels



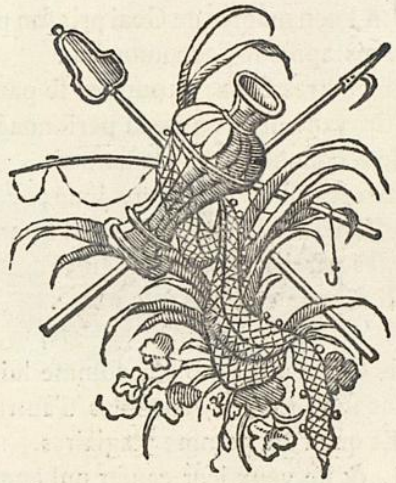
L'HOMME ET L'IDOLE DE BOIS. Fable LXVIII.

S. Punt del. et sculp. 1761.

Landesbibliothek Oldenburg



Malheureux, groſſiers & ſtupides:
On n'en peut rien tirer qu'avecque le bâton.
Plus je te rempliſſois, plus mes mains étoient vuides:
J'ai bien fait de changer de ton.



FABLE IX.

Le Geai paré des plumes du Paon.

Un Paon muoit: un Geai prit ſon plumage;
Puis après ſe l'accommoda:
Puis, parmi d'autres Paons, tout fier ſe panada,
Croyant être un beau perſonnage.
Quelqu'un le reconnut: il ſe vit bafoué,
Berné, ſifflé, moqué, joué;
Et, par Meſſieurs les Paons, plumé d'étrange ſorte:
Même vers ſes pareils s'étant réfugié,
Il fut par eux mis à la porte.

Il eſt aſſez de Geais à deux pieds comme lui,
Qui ſe parent ſouvent des dépouilles d'autrui,
Et que l'on nomme plagiaires.
Je m'en tais, & ne veux leur cauſer nul ennui:
Ce ne ſont pas là mes affaires.

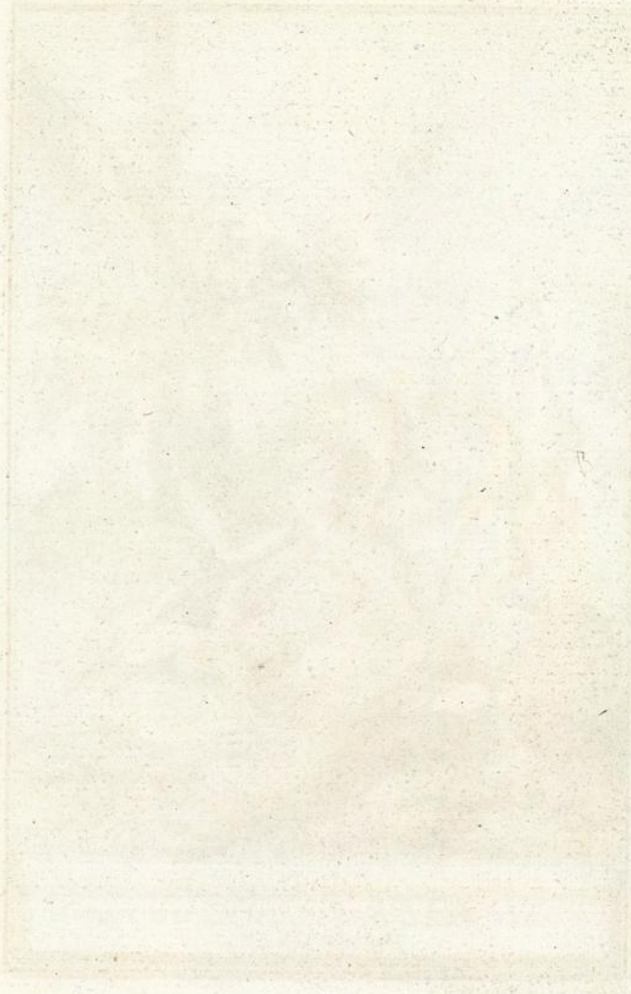
Landesbibliothek Oldenburg



LE GEAY PARÉ DES PLUMES DU PAON.
Fable LXIX.

J. Punt del. et sculps. 1761.

Landesbibliothek Oldenburg



Landesbibliothek Oldenburg



LE CHAMEAU ET LES BÀTONS FLOTANS.
Fable LXX.

T. Punt del. et sculps. 1761.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE X.

Le Chameau et les Bâtons flottans.

Le premier qui vit un Chameau,
S'enfuit à cet objet nouveau.
Le ſecond approcha : le troiſiéme oſa faire
Un licou pour le Dromadaire.
L'accoutumance ainſi nous rend tout familier.
Ce qui nous paroiſſoit terrible & ſingulier,
S'apprivoiſe avec notre vûe,
Quand ce vient à la continue.
Et, puiſque nous voici tombés ſur ce ſujet,
On avoit mis des gens au-guet,
Qui voyant ſur les eaux de loin certain objet,
Ne purent s'empêcher de dire
Que c'étoit un puiſſant navire.
Quelques momens après, l'objet devint brûlot,
Et puis nacelle, & puis balot,
Enfin bâtons flottans ſur l'onde.

J'en ſçais beaucoup de par le monde,
A qui ceci conviendroit bien :
De loin c'eſt quelque choſe, & de près ce n'eſt rien.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XI.

La Grenouille et le Rat.

Tel, comme dit Merlin, cuide engeigner autrui,
Qui ſouvent s'engeigne ſoi-même.
J'ai regret que ce mot ſoit trop vieux aujourd'hui:
Il m'a toujours ſemblé d'une énergie extrême.
Mais afin d'en venir au deſſein que j'ai pris;
Un Rat plein d'embonpoint, gras, & des mieux nourris,
Et qui ne connoiſſoit l'Avent ni le Carême,
Sur le bord d'un marais égayoit ſes eſprits.
Une Grenouille approche, & lui dit en ſa langue:
Venez me voir chez moi, je vous ferai feſtin.
Meſſire Rat promit ſoudain:
Il n'étoit pas beſoin de plus longue harangue.
Elle allégua pourtant les délices du bain,
La curioſité, le plaiſir du voyage,
Cent raretés à voir le long du marécage:
Un jour il conteroit à ſes petits enfans
Les beautés de ces lieux, les mœurs des habitans,
Et le gouvernement de la choſe publique
Aquatique.
Un point ſans plus tenoit le galant empêché:
Il nageoit quelque peu, mais il falloit de l'aide.

Landesbibliothek Oldenburg



LA GRENOÜILLE ET LE RAT. Fable LXXI.

I. Punt del. et sculps. 1761.

Landesbibliothek Oldenburg

La Grenouille à cela trouve un très-bon reméde.
Le Rat fut à ſon pied par la patte attaché :
Un brin de jonc en fit l'affaire.
Dans le marais entrés, notre bonne commere
S'efforce de tirer ſon hôte au fond de l'eau,
Contre le droit des gens, contre la foi jurée ;
Prétend qu'elle en fera gorge chaude & curée :
(C'étoit, à ſon avis, un excellent morceau)
Déja dans ſon eſprit la galante le croque.
Il atteſte les Dieux : la perfide s'en moque.
Il réſiſte : elle tire. En ce combat nouveau,
Un Milan qui dans l'air planoit, faiſoit la ronde,
Voit d'en-haut le pauvret ſe débatant ſur l'onde.
Il fond deſſus, l'enleve, & par même moyen
La Grenouille & le lien.
Tout en fut, tant & ſi bien,
Que de cette double proie
L'Oiſeau ſe donne au cœur joie,
Ayant, de cette façon,
A ſouper chair & poiſſon.

La ruſe la mieux ourdie
Peut nuire à ſon inventeur ;
Et ſouvent la perfidie
Retourne ſur ſon auteur.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XII.

Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre.

Une Fable avoit cours parmi l'Antiquité;
Et la raiſon ne m'en eſt pas connue.
Que le Lecteur en tire une moralité:
Voici la Fable toute nue.

La Renommée ayant dit en cent lieux
Qu'un fils de Jupiter, un certain Alexandre,
Ne voulant rien laiſſer de libre ſous les cieux,
Commandoit que, ſans plus attendre,
Tout peuple à ſes pieds s'allât rendre,
Quadrupédes, Humains, Elephans, Vermiſſeaux,
Les Républiques des Oiſeaux.
La Déeſſe aux cent bouches, dis-je,
Ayant mis par-tout la terreur
En publiant l'édit du nouvel Empereur;
Les Animaux, & toute eſpece lige,
De ſon ſeul appétit, crurent que cette fois
Il falloit ſubir d'autres loix.

Landesbibliothek Oldenburg



TRIBUT ENVOYÉ PAR LES ANIMAUX À ALEXANDRE. Fable LXXII.

I. Punt del. et sculps. 1761.

Landesbibliothek Oldenburg

On s'assemble au désert. Tous quittent leur taniére.
Après divers avis, on résout, on conclut,
D'envoyer hommage & tribut.
Pour l'hommage & pour la maniére,
Le Singe en fut chargé : l'on lui mit par écrit
Ce que l'on vouloit qui fût dit.
Le seul tribut les tint en peine.
Car que donner ? il falloit de l'argent.
On en prit d'un Prince obligeant,
Qui possédant dans son domaine
Des mines d'or, fournit ce qu'on voulut.
Comme il fut question de porter ce tribut,
Le Mulet & l'Ane s'offrirent,
Assistés du Cheval, ainsi que du Chameau.
Tous quatre en chemin ils se mirent
Avec le Singe, ambassadeur nouveau.
La caravane enfin rencontre en un passage
Monseigneur le Lion. Cela ne leur plut point.
Nous nous rencontrons tout à point,
Dit-il, & nous voici compagnons de voyage.
J'allois offrir mon fait à part;
Mais bien qu'il soit léger, tout fardeau m'embarrasse:
Obligez-moi de me faire la grace,
Que d'en porter chacun un quart.
Ce ne vous sera pas une charge trop grande;
Et j'en serai plus libre, & bien plus en état,
En cas que les voleurs attaquent notre bande,
Et que l'on en vienne au combat.

Econduire un Lion, rarement ſe pratique.
Le voilà donc admis, ſoulagé, bien reçu;
Et, malgré le héros de Jupiter iſſu,
Faiſant chere & vivant ſur la bourſe publique.
Ils arriverent dans un pré
Tout bordé de ruiſſeaux, de fleurs tout diapré,
Où maint Mouton cherchoit ſa vie,
Séjour du frais, véritable patrie
Des Zéphirs. Le Lion n'y fut pas, qu'à ces gens
Il ſe plaignit d'être malade.
Continuez votre Ambaſſade,
Dit-il, je ſens un feu qui me brûle au dedans,
Et veux chercher ici quelque herbe ſalutaire.
Pour vous, ne perdez point de temps:
Rendez-moi mon argent, j'en puis avoir à faire.
On débale; & d'abord le Lion s'écria
D'un ton qui témoignoit ſa joie:
Que de filles, ô Dieux, mes piéces de monnoie
Ont produites! Voyez; la plûpart ſont déjà
Auſſi grandes que leurs meres.
Le croît m'en appartient. Il prit tout là-deſſus;
Ou bien, s'il ne prit tout, il n'en demeura guères.
Le Singe & les Sommiers confus,
Sans oſer repliquer, en chemin ſe remirent.
Au fils de Jupiter on dit qu'ils ſe plaignirent,
Et n'en eurent point de raiſon.
Qu'eût-il fait? C'eût été Lion contre Lion;
Et le Proverbe dit: *Corſaires à Corſaires,*
L'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires.



LE CHEVAL S'ETANT VOULU VENGER DU CERF. Fable LXXIII.

I. Punt del. et sculps. 1761.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XIII.

Le Cheval s'étant voulu venger du Cerf.

De tout temps les Chevaux ne ſont nés pour les hommes.
Lorſque le genre humain de gland ſe contentoit,
Ane, Cheval & Mule aux forêts habitoit:
Et l'on ne voyoit point, comme au ſiécle où nous ſommes,
Tant de ſelles & tant de bâts,
Tant de harnois pour les combats,
Tant de chaiſes, tant de carroſſes;
Comme auſſi ne voyoit-on pas
Tant de feſtins & tant de nôces.
Or un Cheval eut alors différent
Avec un Cerf plein de vîteſſe,
Et ne pouvant l'attraper en courant,
Il eut recours à l'Homme, implora ſon adreſſe.
L'Homme lui mit un frein, lui ſauta ſur le dos,
Ne lui donna point de repos,
Que le Cerf ne fût pris, & n'y laiſſât la vie.
Et cela fait, le Cheval remercie
L'Homme ſon bienfaiteur, diſant: Je ſuis à vous;
Adieu: Je m'en retourne à mon ſéjour ſauvage.

Landesbibliothek Oldenburg

Non pas cela, dit l'Homme, il fait meilleur chez nous:
Je vois trop quel eſt votre uſage.
Demeurez donc, vous ſerez bien traité,
Et juſqu'au ventre en la litiére.
Hélas! que ſert la bonne chere,
Quand on n'a pas la liberté!
Le Cheval s'aperçut qu'il avoit fait folie;
Mais il n'étoit plus temps. Déjà ſon écurie
Etoit prête & toute bâtie.
Il y mourut en traînant ſon lien:
Sage s'il eût remis une légere offenſe.

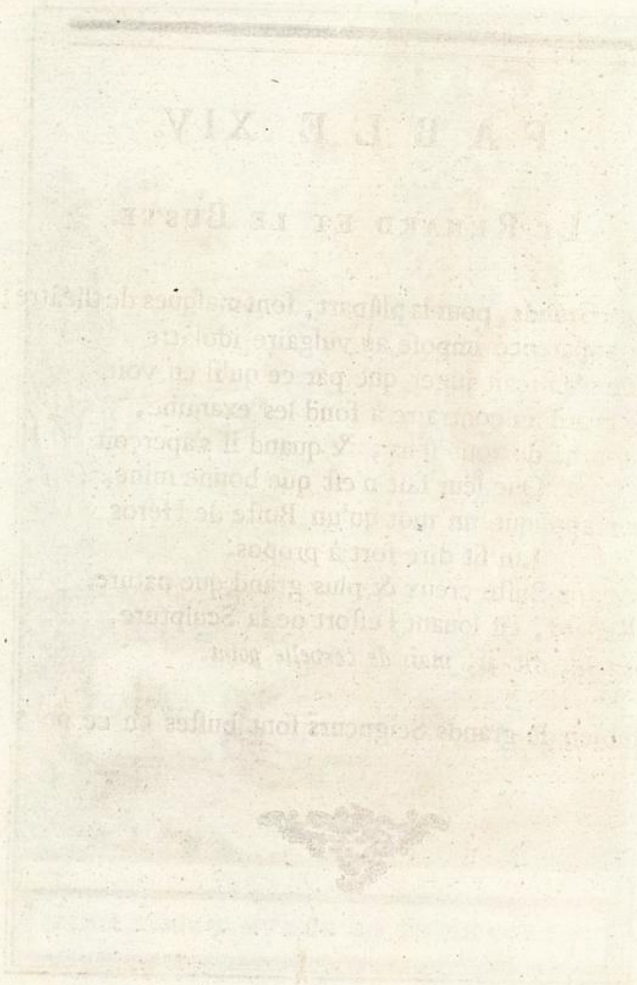
Quel que ſoit le plaiſir que cauſe la vengeance,
C'eſt l'acheter trop cher, que l'acheter d'un bien
Sans qui les autres ne ſont rien.





LE RENARD ET LE BUSTE. Fable LXXIV.

J. Punt del. et sculps. 1761.



Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XIV.

Le Renard et le Buste.

Les Grands, pour la plûpart, ſont maſques de théâtre;
Leur apparence impoſe au vulgaire idolâtre.
L'Ane n'en ſçait juger que par ce qu'il en voit.
Le Renard au contraire à fond les examine,
Les tourne de tout ſens ; & quand il s'aperçoit
Que leur fait n'eſt que bonne mine,
Il leur applique un mot qu'un Buſte de Héros
Lui fit dire fort à propos.
C'étoit un Buſte creux & plus grand que nature.
Le Renard, en louant l'effort de la Sculpture,
Belle tête, dit-il, *mais de cervelle point.*

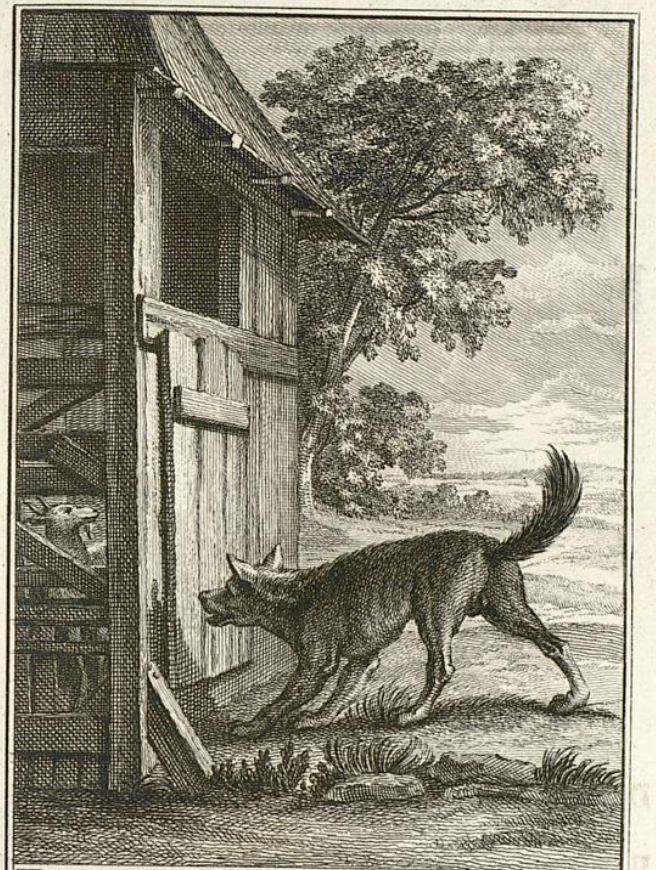
Combien de grands Seigneurs ſont buſtes en ce point?

FABLE XV.

Le Loup, la Chèvre et le Chevreau.

La Bique allant remplir sa traînante mamelle,
Et paître l'herbe nouvelle,
Ferma sa porte au loquet,
Non sans dire à son Biquet :
Gardez-vous, sur votre vie,
D'ouvrir que l'on ne vous die
Pour enseigne & mot du guet,
Foin du Loup & de sa race.
Comme elle disoit ces mots,
Le Loup de fortune passe :
Il les recueille à propos,
Et les garde en sa mémoire.
La Bique, comme on peut croire,
N'avoit pas vû le glouton.
Dès qu'il la voit partie, il contrefait son ton,
Et d'une voix papelarde
Il demande qu'on ouvre, en disant ; foin du Loup ;
Et croyant entrer tout d'un coup.
Le Biquet soupçonneux par la fente regarde.

Landesbibliothek Oldenburg



LE LOUP, LA CHÉVRE ET LE CHÉVREAU.
Fable LXXV.

J. Punt del. et sculps. 1761.

Landesbibliothek Oldenburg



Landesbibliothek Oldenburg

Montrez-moi patte planche, ou je n'ouvrirai point,
S'écria-t-il d'abord. (Patte blanche eſt un point
Chez les Loups, comme on ſçait, rarement en uſage.)
Celui-ci fort ſurpris d'entendre ce langage,
Comme il étoit venu s'en retourna chez ſoi.
Où ſeroit le Biquet s'il eût ajoûté foi
Au mot du guet, que de fortune
Notre Loup avoit entendu?

Deux ſuretés valent mieux qu'une;
Et le trop en cela ne fut jamais perdu.

FABLE XVI.

Le Loup, la Mere et l'Enfant.

Ce Loup me remet en mémoire
Un de ſes compagnons qui fut encor mieux pris.
Il y périt: voici l'hiſtoire.

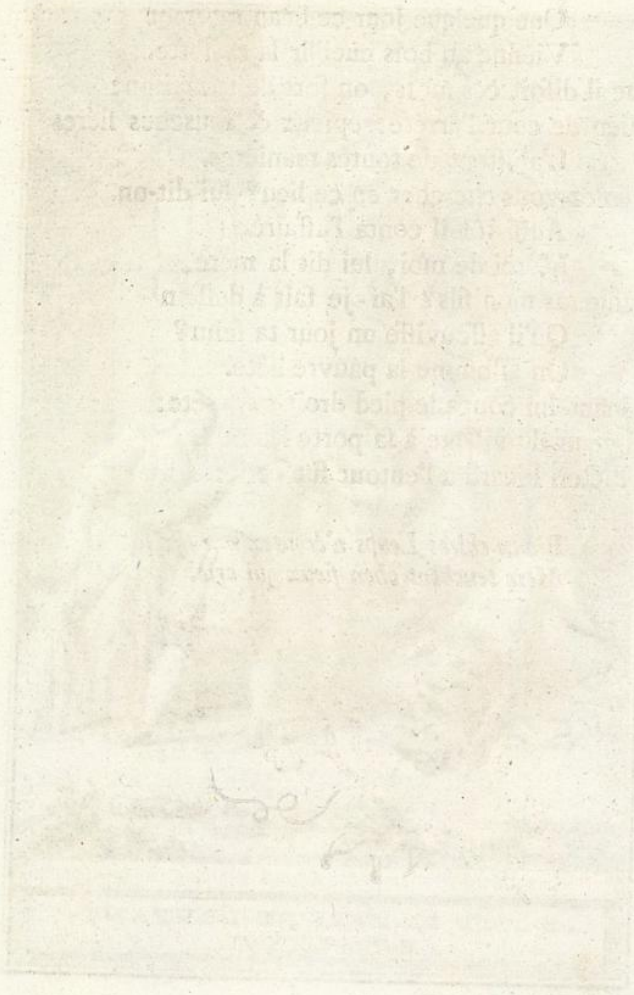
Un villageois avoit à l'écart ſon logis:
Meſſer Loup attendoit chape-chute à la porte.
Il avoit vû ſortir gibier de toute ſorte,
Veaux de lait, Agneaux & Brebis,
Régiment de Dindons, enfin bonne provende.
Le larron commençoit pourtant à s'ennuyer.
Il entend un enfant crier.
La mere auſſi-tôt le gourmande,
Le menace, s'il ne ſe tait,
De le donner au Loup. L'animal ſe tient prêt,
Remerciant les Dieux d'une telle aventure;
Quand la mere appaiſant ſa chere géniture,
Lui dit; ne criez point: s'il vient, nous le tuerons.
Qu'eſt-ceci? s'écria le mangeur de Moutons.
Dire d'un, puis d'un autre? Eſt-ce ainſi que l'on traite
Les gens faits comme moi? Me prend-on pour un ſot?



LE LOUP, LA MERE ET L'ENFANT.
Fable LXXVI.

I. Punt del. et sculps. 1761.

Landesbibliothek Oldenburg



Que quelque jour ce beau marmot
Vienne au bois cueillir la noiſette.
Comme il diſoit ces mots, on ſort de la maiſon:
Un chien de cour l'arrête: épieux & fourches fiéres
L'ajuſtent de toutes maniéres.
Que veniez-vous chercher en ce lieu? lui dit-on.
Auſſi-tôt il conta l'affaire.
Merci de moi, lui dit la mere,
Tu mangeras mon fils? l'ai-je fait à deſſein
Qu'il aſſouviſſe un jour ta faim?
On aſſomme la pauvre bête.
Un manant lui coupa le pied droit & la tête:
Le Seigneur du village à ſa porte les mit,
Et ce dicton Picard à l'entour fut écrit:

Biaux chires Leups n'écoutez mie
Mere tenchent chen fieux qui crie.

FABLE XVII.

Parole de Socrate.

Socrate un jour faisant bâtir,
Chacun censuroit son ouvrage.
L'un trouvoit les dedans, pour ne lui point mentir,
Indignes d'un tel personnage.
L'autre blâmoit la face; & tous étoient d'avis
Que les appartemens en étoient trop petits.
Quelle maison pour lui! L'on y tournoit à peine.
Plût au ciel que de vrais amis;
Telle qu'elle est, dit-il, elle pût être pleine!

Le bon Socrate avoit raison
De trouver pour ceux-là trop grande sa maison.
Chacun se dit ami; mais fou qui s'y repose.
Rien n'est plus commun que ce nom,
Rien n'est plus rare que la chose.



PAROLE DE SOCRATE. Fable LXXVII.

J. Punt del. et sculps. 1762.

Landesbibliothek Oldenburg



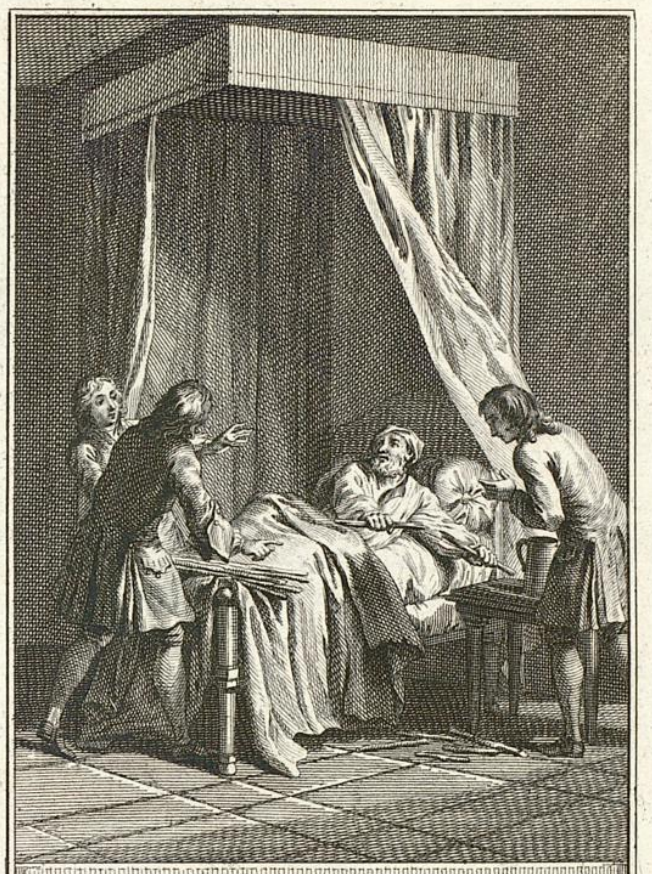
Landesbibliothek Oldenburg



LE VIELLARD ET SES ENFANS. Fable LXXVIII.

J. Pauc del. et sculps. 1782.

Landesbibliothek Oldenburg



LE VIELLARD ET SES ENFANS. Fable LXXVIII.
2e. Planche.

T. Pont del. et sculp. 1762.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XVIII.

Le Vieillard et ses Enfans.

Toute puiſſance eſt foible, à moins que d'être unie.
Ecoutez là-deſſus l'Eſclave de Phrygie.
Si j'ajoûte du mien à ſon invention,
C'eſt pour peindre nos mœurs, & non pas par envie;
Je ſuis trop au-deſſous de cette ambition.
Phédre enchérit ſouvent par un motif de gloire:
Pour moi, de tels penſers me ſeroient mal-ſéans.
Mais venons à la Fable, ou plutôt à l'hiſtoire
De celui qui tâcha d'unir tous ſes enfans.

Un Vieillard prêt d'aller où la mort l'appelloit;
Mes chers enfans, dit-il (à ſes fils il parloit,)
Voyez ſi vous romprez ces dards liés enſemble:
Je vous expliquerai le nœud qui les aſſemble.
L'aîné les ayant pris, & fait tous ſes efforts,
Les rendit en diſant: je le donne aux plus forts.
Un ſecond lui ſuccede, & ſe met en poſture,
Mais en vain. Un cadet tente auſſi l'aventure.
Tous perdirent leur temps, le faiſceau réſiſta:
De ces dards joints enſemble un ſeul ne s'éclata.

Foibles gens! dit le pere, il faut que je vous montre
Ce que ma force peut en semblable rencontre.
On crut qu'il se moquoit, on sourit, mais à tort.
Il sépare les dards, & les rompt sans effort.
Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde.
Soyez joints, mes enfans, que l'amour vous accorde.
Tant que dura son mal, il n'eut autre discours.
Enfin se sentant prêt de terminer ses jours;
Mes chers enfans, dit-il, je vais où sont nos peres:
Adieu, promettez-moi de vivre comme freres;
Que j'obtienne de vous cette grace en mourant.
Chacun de ses trois fils l'en assure en pleurant.
Il prend à tous les mains: il meurt; & les trois freres
Trouvent un bien fort grand, mais fort mêlé d'affaires.
Un créancier saisit, un voisin fait procès:
D'abord notre Trio s'en tire avec succès.
Leur amitié fut courte autant qu'elle étoit rare.
Le sang les avoit joint, l'intérêt les sépare.
L'ambition, l'envie, avec les consultants,
Dans la succession entrent en même tems.
On en vient au partage, on conteste, on chicane:
Le Juge sur cent points tour à tour les condamne.
Créanciers & voisins reviennent aussi-tôt,
Ceux-là sur une erreur, ceux-ci sur un défaut.
Les freres désunis sont tous d'avis contraire:
L'un veut s'accommoder, l'autre n'en veut rien faire.
Tous perdirent leur bien; & voulurent, trop tard,
Profiter de ces dards unis, & pris à part.

Landesbibliothek Oldenburg



L'ORACLE ET L'IMPIE. Fable LXXIX.

J. Punt del. et Sculpsit 1762.

Landesbibliothek Oldenburg



Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XIX.

L'Oracle et l'Impie.

Vouloir tromper le Ciel, c'eſt folie à la Terre.
Le Dédale des cœurs en ſes détours n'enſerre
Rien qui ne ſoit d'abord éclairé par les Dieux.
Tout ce que l'homme fait, il le fait à leurs yeux,
Même les actions que dans l'ombre il croit faire.

Un Payen qui ſentoit quelque peu le fagot,
Et qui croyoit en Dieu, pour uſer de ce mot,
Par bénéfice d'inventaire,
Alla conſulter Apollon.
Dès qu'il fut en ſon ſanctuaire,
Ce que je tiens, dit-il, eſt-il en vie ou non?
Il tenoit un moineau, dit-on,
Prêt d'étouffer la pauve bête,
Ou de la lâcher auſſi-tôt,
Pour mettre Apollon en défaut.
Apollon reconnut ce qu'il avoit en tête.
Mort ou vif, lui dit-il, montre-nous ton moineau,
Et ne me tens plus de panneau,
Tu te trouverois mal d'un pareil ſtratagême.
Je vois de loin, j'atteins de même.

Landesbibliothek Oldenburg

FABLE XX.

L'AVARE QUI A PERDU SON TRÉSOR.

L'usage seulement fait la possession.
Je demande à ces gens, de qui la passion
Est d'entasser toujours, mettre somme sur somme,
Quel avantage ils ont que n'ait pas un autre homme.
Diogene là-bas est aussi riche qu'eux;
Et l'Avare ici haut, comme lui vit en gueux.
L'Homme au trésor caché qu'Esope nous propose,
Servira d'exemple à la chose.

Ce malheureux attendoit,
Pour jouir de son bien, une seconde vie,
Ne possédoit pas l'or, mais l'or le possédoit.
Il avoit dans la terre une somme enfouie,
Son cœur avec, n'ayant autre déduit,
Que d'y ruminer jour & nuit,
Et rendre sa chevance à lui-même sacrée.
Qu'il allât ou qu'il vînt, qu'il bût ou qu'il mangeât,
On l'eût pris de bien court à moins qu'il ne songeât
A l'endroit où gisoit cette somme enterrée.
Il y fit tant de tours qu'un Fossoyeur le vit,
Se douta du dépôt, l'enleva sans rien dire.

Landesbibliothek Oldenburg



L'AVARE QUI A PERDU SON TRÉSOR.
Fable LXXX.

J. Punt del. et sculps. 1762.

Landesbibliothek Oldenburg



Notre Avare un beau jour ne trouva que le nid.
Voilà mon homme aux pleurs: il gémit, il ſoupire,
Il ſe tourmente, il ſe déchire.
Un paſſant lui demande à quel ſujet ſes cris.
C'eſt mon tréſor que l'on m'a pris.
Votre tréſor? où pris? tout joignant cette pierre.
Eh! ſommes-nous en temps de guerre
Pour l'apporter ſi loin? n'euſſiez-vous pas mieux fait
De le laiſſer chez vous en votre cabinet,
Que de le changer de demeure?
Vous auriez pû ſans peine y puiſer à toute heure.
A toute heure, bons Dieux! ne tient-il qu'à cela?
L'argent vient-il comme il s'en va?
Je n'y touchois jamais. Dites-moi donc, de grace,
Reprit l'autre, pourquoi vous vous affligez tant:
Puiſque vous ne touchiez jamais à cet argent,
Mettez une pierre à la place,
Elle vous vaudra tout autant.

FABLE XXI.

L'Oeil du Maître.

Un Cerf s'étant sauvé dans une étable à Bœufs,
Fut d'abord averti par eux,
Qu'il cherchât un meilleur asyle.
Mes freres, leur dit-il, ne me décelez pas:
Je vous enseignerai les pâtis les plus gras:
Ce service vous peut quelque jour être utile;
Et vous n'en aurez pas regret.
Les Bœufs, à toute fin, promirent le secret.
Il se cache en un coin, respire & prend courage.
Sur le soir on apporte herbe fraîche & fourage,
Comme l'on faisoit tous les jours.
L'on va, l'on vient, les valets font cent tours,
L'intendant même; & pas un d'aventure
N'aperçut ni cor, ni ramure,
Ni Cerf enfin. L'habitant des forêts
Rend déjà grace aux Bœufs, attend dans cette étable
Que chacun retournant au travail de Cérès,
Il trouve pour sortir un moment favorable.
L'un des Bœufs ruminant, lui dit: cela va bien;
Mais quoi? l'homme aux cent yeux n'a pas fait sa revûe:



L'ŒIL DU MAÎTRE. Fable LXXXI.

R. Pont del. et sculp. 1762.



Je crains fort pour toi ſa venue.
Juſque-là, pauvre Cerf, ne te vante de rien.
Là-deſſus le Maître entre, & vient faire ſa ronde.
Qu'eſt-ceci? dit-il à ſon monde,
Je trouve bien peu d'herbe en tous ces râteliers.
Cette litiere eſt vieille; allez vîte aux greniers.
Je veux voir déſormais vos bêtes mieux ſoignées.
Que coûte-t-il d'ôter toutes ces araignées?
Ne ſçauroit-on ranger ces jougs & ces colliers?
En regardant à tout, il voit une autre tête
Que celles qu'il voyoit d'ordinaire en ce lieu.
Le Cerf eſt reconnu: chacun prend un épieu:
Chacun donne un coup à la bête.
Ses larmes ne ſçauroient la ſauver du trépas.
On l'emporte, on la ſale, on en fait maint repas,
Dont maint voiſin s'éjouit d'être.
Phédre ſur ce ſujet dit fort élégamment:
Il n'eſt pour voir que l'œil du Maître.
Quant à moi, j'y mettrois encor l'œil de l'Amant.

FABLE XXII.

L'Alouette et ses petits, avec le Maître d'un champ.

Ne t'attens qu'à toi seul, c'est un commun proverbe.
Voici comme Esope le mit
En crédit.

Les Alouettes font leur nid
Dans les bleds quand ils sont en herbe,
C'est-à-dire environ le temps
Que tout aime, & que tout pullule dans le monde;
Monstres marins au fond de l'onde,
Tigres dans les forêts, Alouettes aux champs.
Une pourtant de ces derniéres
Avoit laissé passer la moitié du Printemps,
Sans goûter les plaisirs des amours printanniéres.
A toute force enfin elle se résolut
D'imiter la nature, & d'être mere encore.
Elle bâtit un nid, pond, couve, & fait éclore,
A la hâte: le tout alla du mieux qu'il put.
Les bleds d'alentour mûrs, avant que la nichée
Se trouvât assez forte encor



L'ALOUETTE ET SES PETITS AVEC LE MAÎTRE D'UN CHAMP. Fable LXXXII.

G. Pont del. et sculpt. 1762.

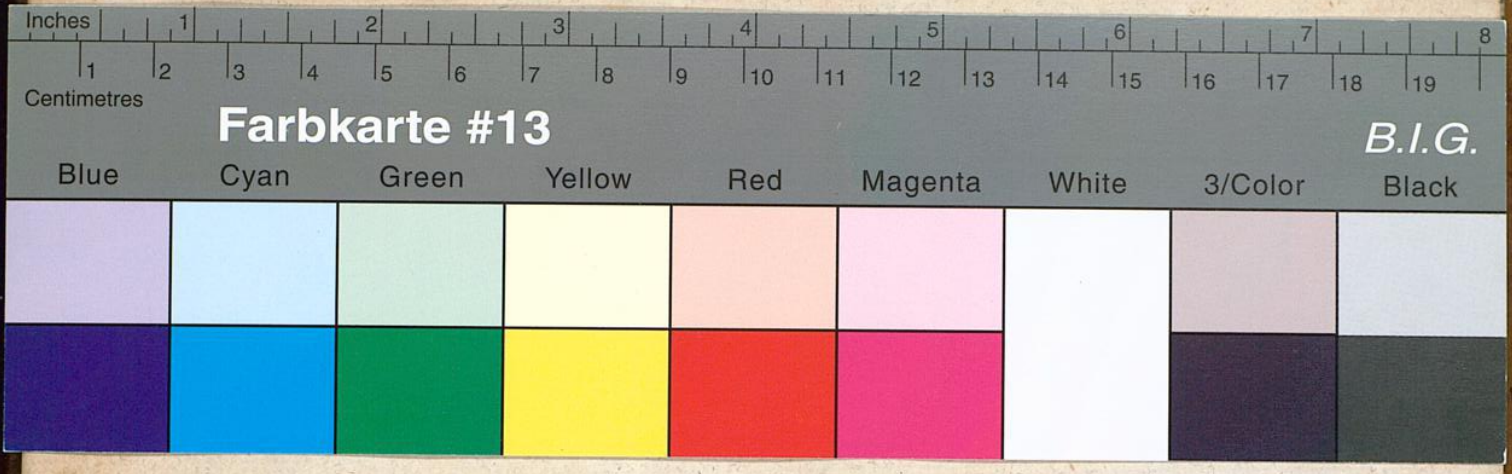
Landesbibliothek Oldenburg

Pour voler & prendre l'essor,
De mille soins divers l'Alouette agitée,
S'en va chercher pâture, avertit ses enfans
D'être toujours au guet & faire sentinelle.
Si le possesseur de ces champs
Vient avecque son fils, comme il viendra, dit-elle,
Ecoutez bien: selon ce qu'il dira,
Chacun de nous décampera.
Si-tôt que l'Alouette eut quitté sa famille,
Le possesseur du champ vient avecque son fils.
Ces bleds sont mûrs, dit-il; allez chez nos amis,
Les prier que chacun apportant sa faucille,
Nous vienne aider demain dès la pointe du jour.
Notre Alouette de retour
Trouve en alarme sa couvée.
L'un commence: il a dit que l'Aurore levée,
L'on fît venir demain ses amis pour l'aider.
S'il n'a dit que cela, repartit l'Alouette,
Rien ne nous presse encor de changer de retraite:
Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.
Cependant soyez gais: voilà dequoi manger.
Eux repûs, tout s'endort, les petits & la mere.
L'aube du jour arrive; & d'amis point du tout.
L'Alouette à l'essor. Le Maître s'en vient faire
Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.
Ces bleds ne devroient pas, dit-il, être debout.
Nos amis ont grand tort, & tort qui se repose
Sur de tels paresseux à servir ainsi lents.

Mon fils, allez chez nos parens
Les prier de la même choſe.
L'épouvante eſt au nid plus forte que jamais.
Il a dit ſes parens, mere, c'eſt à cette heure . . .
Non, mes enfans, dormez en paix:
Ne bougeons de notre demeure.
L'Alouette eut raiſon, car perſonne ne vint.
Pour la troiſiéme fois le Maître ſe ſouvint
De viſiter ſes bleds. Notre erreur eſt extrême,
Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous.
Il n'eſt meilleur ami ni parent que ſoi-même.
Retenez bien cela, mon fils; & ſçavez-vous
Ce qu'il faut faire? il faut qu'avec notre famille,
Nous prenions dès demain chacun une faucille;
C'eſt là notre plus court; & nous acheverons
Notre moiſſon quand nous pourrons.
Dès-lors que le deſſein fut ſçu de l'Alouette,
C'eſt à ce coup qu'il faut décamper, mes enfans:
Et les petits en même temps
Voletans, ſe culebutans,
Délogerent tous ſans trompette.

Fin du quatrieme Livre.

Landesbibliothek Oldenburg



Landesbibliothek Oldenburg



Landesbibliothek Oldenburg



Landesbibliothek Oldenburg


Landesbibliothek Oldenburg